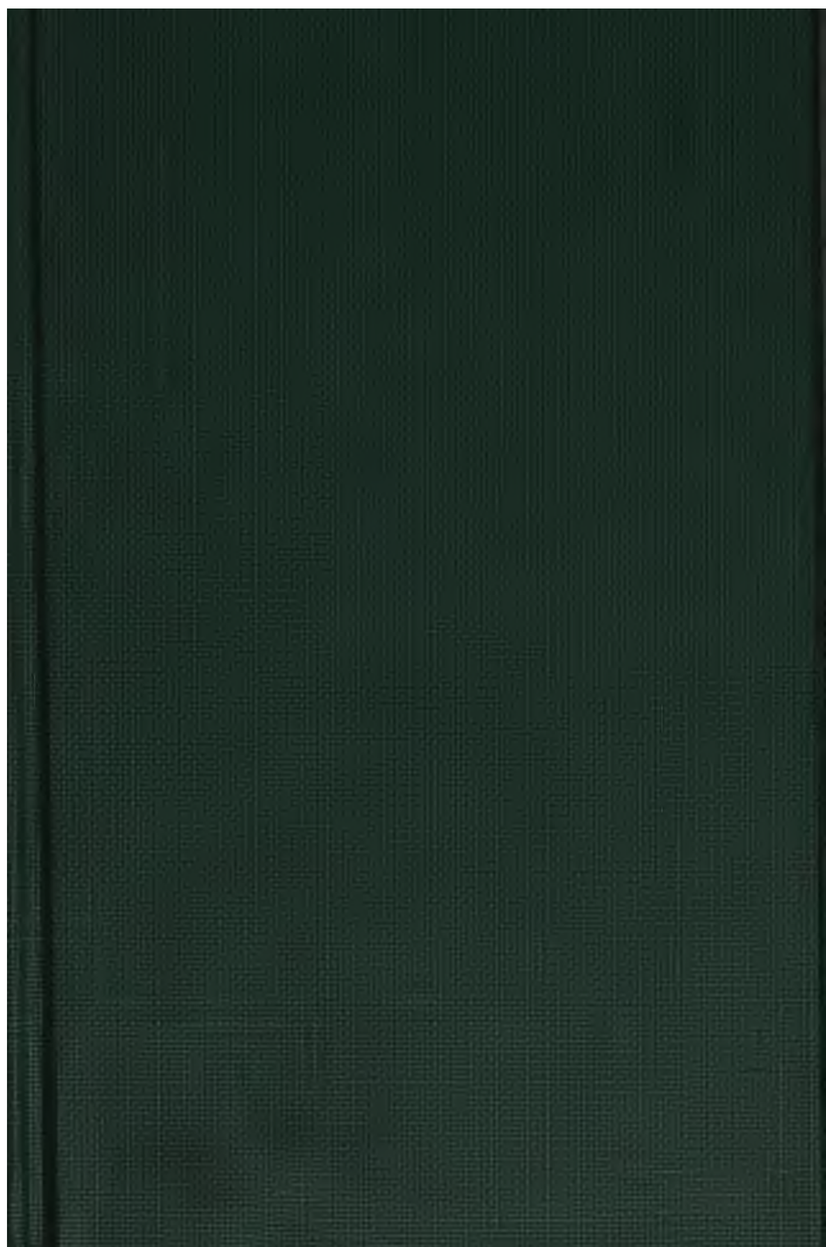
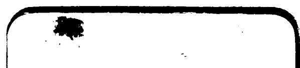



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



LES VOYAGES
DE GULLIVER

VOYAGE A LAPUTA

VOYAGE CHEZ LES HOUYHNHNMS

TOME SECOND

LES QUATRE VOYAGES

DU CAPITAINE

LEMUEL GULLIVER

TRADUCTION DE L'ABBÉ DESFONTAINES

REVUE, COMPLÉTÉE, ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR H. REYNALD

PROFESSEUR A LA FACULTÉ D'AIX

Gravures à l'eau-forte par Lalauze



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXV



TROISIÈME VOYAGE

DE GULLIVER



LES MONITEURS DE LA CONVERSATION À LAPUTA.



VOYAGE A LAPUTA

AUX BALNIBARBES, A LUGGNAGG, A GLUBBDUBDRIB ET AU JAPON.

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur entreprend un troisième voyage. — Il est pris par des pirates. — Méchanceté d'un Hollandais. — Il arrive à Laputa.



JE n'étais pas chez moi depuis plus de dix jours, lorsque le capitaine *William Robinson,* de la province de Cornouailles, capitaine de la *Bonne Espérance*, vaisseau de trois cents tonneaux, vint me trouver. J'avais été autrefois chirurgien d'un autre

vaisseau dont il était capitaine et propriétaire pour un quart, dans un voyage au Levant. Il m'avait toujours traité plutôt comme un frère que comme un officier inférieur. A la nouvelle de mon arrivée, il me rendit une visite qui paraissait inspirée uniquement par l'amitié, car il ne s'y passa rien que ce qui arrive d'ordinaire après une longue absence. Mais il répéta ses visites, exprimant la joie de me trouver en bonne santé, et me demanda si je m'étais fixé pour toujours. Il m'apprit qu'il méditait un voyage aux Indes orientales et comptait partir dans deux mois, et finit par m'inviter, au milieu de mille compliments, à être chirurgien de son navire; j'aurais sous mes ordres un autre chirurgien avec deux aides, et je toucherais une double paye. Il ajouta qu'ayant éprouvé que la connaissance que j'avais de la mer était au moins égale à la sienne, il s'engageait à se comporter à mon égard comme avec un capitaine en second.

Il me dit enfin tant de choses obligeantes, et me parut un si honnête homme, que je me laissai gagner, ayant d'ailleurs, malgré mes malheurs passés, une plus forte passion que jamais de voyager. La seule difficulté que je prévoyais

était d'obtenir le consentement de ma femme, qui finit pourtant par me l'accorder, en vue sans doute des avantages que ses enfants en pourraient retirer.

Nous mîmes à la voile le 5 d'août 1708, et arrivâmes le 1er avril 1709 au fort Saint-Georges, où nous restâmes trois semaines pour rafraîchir notre équipage, dont la plus grande partie était malade. De là nous allâmes vers le Tonquin, où notre capitaine résolut de rester quelque temps, parce que la plus grande partie des marchandises qu'il avait envie d'acheter ne pouvait lui être livrée que dans plusieurs mois. Pour se dédommager un peu des frais de ce retardement, il acheta une barque, la chargea de différentes sortes de marchandises dont les Tonquinois font un commerce ordinaire avec les îles voisines, et, mettant sur ce petit navire quarante hommes dont il y en avait trois du pays, il m'en fit capitaine et me donna ses pouvoirs pour trafiquer, tandis qu'il ferait ses affaires au Tonquin.

Il n'y avait pas trois jours que nous étions en mer qu'une grande tempête s'étant élevée, nous fûmes poussés pendant cinq jours vers le nord-

est, et ensuite à l'est. Le temps devint un peu plus calme, mais le vent d'ouest soufflait toujours assez fort.

Le dixième jour, deux pirates nous donnèrent la chasse et bientôt nous prirent, car mon navire était si chargé qu'il allait très-lentement et qu'il nous fut impossible de faire la manœuvre nécessaire pour nous défendre.

Les deux pirates vinrent à l'abordage et entrèrent dans notre navire à la tête de leurs gens; mais, nous trouvant tous couchés sur le ventre, comme je l'avais ordonné, ils se contentèrent de nous lier, et, nous ayant donné des gardes, ils se mirent à visiter la barque.

Je remarquai parmi eux un Hollandais qui paraissait avoir quelque autorité, quoiqu'il n'eût pas de commandement. Il connut à nos manières que nous étions Anglais, et, en baragouinant dans notre propre langue, il nous dit qu'on allait nous lier tous dos à dos et nous jeter dans la mer. Comme je parlais hollandais assez bien, je lui déclarai qui nous étions, et le conjurai, en considération du nom commun de chrétiens et de chrétiens réformés, de voisins, d'alliés, d'intercéder pour nous auprès du capitaine. Mes

paroles ne firent que l'irriter : il redoubla ses menaces, et, s'étant tourné vers ses compagnons, il leur parla en langue japonaise, répétant souvent le nom de *christianos* (1).

Le plus gros vaisseau de ces pirates était commandé par un capitaine japonais qui parlait un peu hollandais : il vint à moi, et, après m'avoir fait diverses questions, auxquelles je répondis très-humblement, il m'assura qu'on ne nous ôterait point la vie. Je lui fis une très-profonde révérence, et, me tournant alors vers le Hollandais, je lui dis que j'étais bien fâché de trouver plus d'humanité dans un idolâtre que dans un chrétien; mais j'eus bientôt lieu de me repentir de ces paroles inconsidérées, car ce misérable réprouvé ayant tâché en vain de persuader aux deux capitaines de me jeter dans la mer (ce qu'on ne voulut pas lui accorder à cause de la parole qui m'avait été donnée), il obtint que je serais encore plus rigoureusement traité que si l'on m'eût fait mourir. On avait partagé mes gens dans les deux vaisseaux et dans la barque; pour moi, on résolut de m'abandonner à mon sort dans un petit canot avec des avirons, une voile et des provisions pour quatre jours. Le capitaine

japonais les augmenta du double, et tira de ses propres vivres cette charitable augmentation; il ne voulut pas même qu'on me fouillât. Je descendis donc dans le canot pendant que mon Hollandais brutal m'accablait de dessus le pont de toutes les injures et imprécations que son langage lui pouvait fournir.

Environ une heure avant que nous eussions vu les deux pirates, j'avais pris hauteur et avais trouvé que nous étions à quarante-six degrés de latitude et à cent quatre-vingt-trois de longitude. Lorsque je fus un peu éloigné, je découvris avec une lunette différentes îles au sud-ouest. Alors je haussai ma voile, le vent étant bon, dans le dessein d'aborder à la plus prochaine de ces îles, ce que j'eus bien de la peine à faire en trois heures. Cette île n'était qu'une roche, où je trouvai beaucoup d'œufs d'oiseaux; alors, battant mon fusil, je mis le feu à quelques bruyères et à quelques joncs marins pour pouvoir cuire ces œufs, qui furent ce soir-là toute ma nourriture, étant résolu d'épargner mes provisions autant que je le pourrais. Je passai la nuit sur cette roche, où, ayant étendu des bruyères sous moi, je dormis assez bien.

Le jour suivant, je fis voile vers une autre île, et de là à une troisième et à une quatrième, me servant quelquefois de mes rames. Mais, pour ne point ennuyer le lecteur, je lui dirai seulement qu'au bout de cinq jours j'atteignis la dernière île que j'avais vue, qui était au sud-ouest de la première.

Cette île était plus éloignée que je ne croyais, et je ne pus y arriver qu'en cinq heures. J'en fis presque tout le tour avant que de trouver un endroit pour pouvoir y aborder. Ayant pris terre à une petite baie qui était trois fois large comme mon canot, je trouvai que toute l'île n'était qu'un rocher, avec quelques espaces où il croissait du gazon et des herbes très-odoriférantes. Je pris mes petites provisions, et, après m'être un peu rafraîchi, je mis le reste dans une des caves, dont il y avait un grand nombre. Je ramassai plusieurs œufs sur le rocher et arrachai une quantité de joncs marins et d'herbes sèches, afin de les allumer le lendemain pour cuire mes œufs, car j'avais sur moi mon fusil, ma mèche, avec un verre ardent. Je passai toute la nuit dans la cave où j'avais mis mes provisions; mon lit était ces mêmes herbes sèches destinées au feu. Je

dormis peu, car mon inquiétude l'emporta sur ma fatigue, et me tint éveillé. Je considérais combien il m'était impossible de conserver la vie dans un endroit si désolé, et combien ma fin devait être misérable. Je me trouvai si abattu de ces réflexions, que je n'eus pas le courage de me lever, et, avant que j'eusse assez de force pour sortir de ma cave, le jour était déjà très-avancé. Je marchai quelque temps parmi les rochers. Le ciel était parfaitement clair, et le soleil si ardent que j'étais obligé de détourner mon visage.

Mais voici tout à coup que le temps s'obscurcit, d'une manière pourtant très-différente de ce qui arrive par l'interposition d'un nuage. Je me tournai vers le soleil, et vis entre lui et moi un grand corps opaque et mobile, qui semblait aller çà et là. Ce corps suspendu, qui me paraissait à deux milles de hauteur, me cacha le soleil environ six ou sept minutes; mais je n'observai pas que l'air fût plus froid, ou le ciel plus obscur que si je m'étais trouvé à l'ombre d'une montagne. Quand ce corps fut venu plus près de l'endroit où j'étais, il me parut être d'une substance solide, dont la base était plate, unie

et luisante par la réverbération de la mer. Je m'arrêtai sur une hauteur, à deux cents pas environ du rivage, et je vis ce même corps descendre et approcher de moi environ à un mille de distance. Je pris alors mon télescope, et découvris sur ses côtés un grand nombre de personnes en mouvement, qui me regardaient et se regardaient les unes les autres, sans que je pusse distinguer ce qu'elles faisaient.

L'amour naturel de la vie me fit naître quelques sentiments de joie et d'espérance que cette aventure pourrait, d'une manière ou d'autre, m'aider à me délivrer de l'état fâcheux où j'étais; mais, en même temps, le lecteur ne peut s'imaginer mon étonnement de voir une espèce d'île en l'air, habitée par des hommes qui avaient l'art et le pouvoir de la hausser, de l'abaisser et de la faire marcher à leur gré. Mais, n'étant pas alors en humeur de philosopher sur un si étrange phénomène, je me contentai d'observer de quel côté l'île tournerait, car elle me parut alors arrêtée un peu de temps. Cependant elle s'approcha de mon côté, et j'y pus découvrir plusieurs grandes terrasses, et des escaliers d'intervalle en intervalle pour communiquer des unes aux autres.

Sur la terrasse la plus basse je vis plusieurs hommes qui pêchaient des oiseaux à la ligne, et d'autres qui regardaient. Je leur fis signe avec mon mouchoir et mon bonnet (car mon chapeau était usé depuis longtemps), et, quand l'île se fut approchée de plus près, je criai de toutes mes forces; ayant alors regardé fort attentivement, je vis une foule de monde amassée sur le bord qui était vis-à-vis de moi. Je découvris par leurs postures qu'ils me voyaient, quoiqu'ils ne m'eussent pas répondu. J'aperçus alors cinq ou six hommes montant avec empressement au sommet de l'île, et je m'imaginai qu'ils avaient été envoyés à quelques personnes d'autorité pour en recevoir des ordres sur ce qu'on devait faire en cette occasion.

La foule des insulaires augmenta, et, en moins d'une demi-heure, l'île s'approcha tellement qu'il n'y avait plus que cent pas de distance entre elle et moi. Ce fut alors que je me mis en diverses postures humbles et touchantes, et que je fis les supplications les plus vives; mais je ne reçus point de réponse; ceux qui me semblaient le plus proche, à en juger par leurs habits, étaient des personnes de distinction. Ils conféraient sérieusement entre eux en me re-

gardant. A la fin, un d'eux me fit entendre sa voix dans un langage clair, poli et très-doux, dont le son approchait de l'italien; ce fut aussi en italien que je répondis, m'imaginant que le son et l'accent de cette langue seraient plus agréables à leurs oreilles que tout autre langage. Quoique nous ne puissions pas nous comprendre, le sens de mes paroles était assez clair, car on voyait ma triste situation. On me fit signe de descendre du rocher, et d'aller vers le rivage, ce que je fis ; et alors, l'île volante s'étant abaissée à un degré convenable, on me jeta de la terrasse d'en bas une chaîne avec un petit siége qui y était attaché, sur lequel m'étant assis, je fus dans un moment enlevé par le moyen d'un moufle.





CHAPITRE II.

Caractère des Laputiens; idées de leurs savants, de leur roi et de sa cour. — Réception qu'on fait à l'auteur. — Les craintes et les inquiétudes des habitants. — Caractère des femmes laputiennes.



A mon arrivée, je me vis entouré d'une foule de peuple, mais ceux qui se tenaient le plus près semblaient être d'un rang plus élevé. Tous me regardaient avec les marques du plus profond étonnement, et je n'étais pas en reste avec eux, car je n'avais encore jamais vu une race de mortels si singulière dans sa figure, dans ses habits et dans ses manières; ils penchaient la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche; ils avaient un œil tourné en dedans, et l'autre vers le ciel. Leurs habits étaient bigarrés de figures du soleil, de la lune et des étoiles, et parsemés de violons, de flûtes, de harpes, de trompettes, de guitares, de luths et

de plusieurs autres instruments inconnus en Europe (2). Je vis autour d'eux plusieurs domestiques armés de vessies, attachées comme un fléau au bout d'un petit bâton, dans lesquelles il y avait une certaine quantité de petits pois et de petits cailloux; ils frappaient de temps en temps avec ces vessies tantôt la bouche, tantôt les oreilles de ceux dont ils étaient proches, et je n'en pus d'abord deviner la raison. Les esprits de ce peuple paraissaient si distraits et si plongés dans la méditation qu'ils ne pouvaient ni parler, ni être attentifs à ce qu'on leur disait sans le secours de ces vessies bruyantes dont on les frappait, soit à la bouche, soit aux oreilles, pour les réveiller. C'est pourquoi les personnes qui en avaient le moyen entretenaient toujours un domestique qui leur servait de moniteur, et sans lequel ils ne sortaient jamais.

L'occupation de cet officier, lorsque deux ou trois personnes se trouvaient ensemble, était de donner adroitement de la vessie sur la bouche de celui à qui c'était à parler, ensuite sur l'oreille droite de celui ou de ceux à qui le discours s'adressait. Le moniteur accompagnait toujours son maître lorsqu'il sortait, et était obligé de lui donner de

temps en temps de la vessie sur les yeux parce que, sans cela, ses profondes rêveries l'eussent bientôt mis en danger de tomber dans quelque précipice, de se heurter la tête contre quelque poteau, de pousser les autres dans les rues, ou d'en être jeté dans le ruisseau (3).

Il était nécessaire de donner au lecteur ce renseignement, sans lequel il aurait eu à comprendre les procédés de ce peuple autant de peine que j'en avais moi-même, pendant qu'on me faisait monter au sommet de l'île, et de là au palais du roi ; car pendant que nous montions ils oublièrent plusieurs fois ce que nous faisions, et me laissèrent à moi-même, jusqu'à ce que leur moniteur vînt réveiller leur mémoire. Ils paraissaient, en effet, insensibles à la vue singulière de mes habits et de mon attitude aussi bien qu'aux cris de la foule, moins distraite et moins préoccupée.

Nous arrivâmes enfin au palais, et nous entrâmes dans la chambre du roi, où je vis Sa Majesté sur un trône environné de personnes de la première distinction. Devant le trône était une grande table couverte de globes, de sphères et d'instruments de mathématiques de toute espèce.

Le roi ne prit point garde à moi lorsque j'entrai, quoique la foule qui m'accompagnait fît un très-grand bruit; il était alors appliqué à résoudre un problème, et nous fûmes devant lui au moins une heure entière à attendre que Sa Majesté eût fini son opération. Il avait auprès de lui deux pages qui avaient des vessies à la main, dont l'un, lorsque Sa Majesté eut cessé de travailler, le frappa doucement et respectueusement à la bouche, et l'autre à l'oreille droite. Le roi parut alors comme se réveiller en sursaut, et, jetant les yeux sur moi et sur le monde qui m'entourait, il se rappela ce qu'on lui avait dit de mon arrivée peu de temps auparavant; il me dit quelques mots, et aussitôt un jeune homme armé d'une vessie s'approcha de moi et m'en donna sur l'oreille droite; mais je fis signe qu'il était inutile de prendre cette peine, ce qui ne donna pas au roi et à toute la cour une haute idée de mon intelligence. Le roi me fit diverses questions auxquelles je répondis sans que nous nous entendissions ni l'un ni l'autre. On me conduisit bientôt après dans un appartement où l'on me servit à dîner. Quatre personnes de distinction me firent l'honneur de se mettre à table avec

moi : nous eûmes deux services, chacun de trois plats. Le premier service était composé d'une épaule de mouton coupée en triangle équilatéral, d'une pièce de bœuf sous la forme d'un rhomboèdre et d'un boudin sous celle d'une cycloïde. Le second service fut de deux canards ressemblant à deux violons, de saucisses et d'andouilles qui paraissaient comme des flûtes et des hautbois, et d'un foie de veau qui avait l'air d'une harpe. Les domestiques coupaient le pain en cônes, cylindres, parallélogrammes, et autres figures de géométrie.

Pendant le dîner je m'aventurai à demander le nom de plusieurs objets dans la langue du pays, et ces nobles personnes, à l'aide de leur moniteurs, furent charmées de me répondre, dans l'espoir d'exciter mon admiration pour leurs rares capacités, si je pouvais être amené à causer avec elles. Si bien que je pus bientôt demander du pain, du vin, et tout ce dont j'avais besoin.

Après le dîner mes compagnons se retirèrent, et il me vint de la part du roi un homme accompagné d'un moniteur. Il avait une plume, de l'encre, du papier, avec trois ou quatre livres, et me fit entendre par des signes qu'il avait ordre

de m'apprendre la langue du pays. Je fus avec lui environ quatre heures, pendant lesquelles j'écrivis sur deux colonnes un grand nombre de mots avec la traduction vis-à-vis. Je m'appliquai également à apprendre un certain nombre de phrases assez courtes ; à cet effet mon maître faisait exécuter à un de mes domestiques certaines manœuvres, l'obligeant à saluer, à tourner, à s'asseoir, à se lever, à se promener, et à d'autres actes semblables. Je mis ensuite ces phrases par écrit. Mon maître me montra en outre, dans un de ses livres, la figure du soleil et de la lune, des étoiles, du zodiaque, des tropiques et des cercles polaires, en me disant le nom de tout cela, ainsi que de toutes sortes d'instruments de musique, avec les termes de cet art convenables à chaque instrument. Quand il eût fini sa leçon, je composai en mon particulier un très-joli petit dictionnaire de tous les mots que j'avais appris, et, en peu de jours, grâce à mon heureuse mémoire, je sus passablement la langue laputienne.

Le mot que je traduis par île volante ou flottante est dans leur langue *Laputa,* dont je n'ai pu connaître la véritable origine. *Lap*, dans

l'ancienne langue, signifie haut, et *untuh*, gouverneur, dont on a tiré par corruption, disent-ils, *Laputa*, dérivé de *Lapuntuh*. Mais je n'approuve pas cette étymologie qui me semble un peu forcée. Je pris la liberté d'offrir aux savants du pays une conjecture qui m'appartenait en propre : *Laputa* me paraissait être venu de *Lap outed*, *Lap* signifiant exactement le jeu des rayons du soleil sur les flots, et *outed*, une aile. Je ne veux pourtant pas imposer cette explication ; je la soumets au jugement du lecteur.

Ceux auxquels le roi m'avait confié, remarquant combien j'étais mal habillé, firent venir le lendemain matin un tailleur pour me prendre mesure. Les tailleurs de ce pays exercent leur métier autrement qu'en Europe. Il prit d'abord la hauteur de mon corps avec un quart de cercle, et puis, avec la règle et le compas, ayant mesuré ma grosseur et toute la proportion de mes membres, il fit son calcul sur le papier ; enfin au bout de six jours, il m'apporta un habit très-mal fait et informe. Il s'était trompé dans ses calculs, mais je m'en consolai, en observant que de pareils accidents étaient fréquents et peu remarqués.

Le manque d'habits, et une indisposition qui dura plusieurs jours m'ayant tenu quelque temps prisonnier, j'en profitai pour augmenter mon dictionnaire; de sorte que la première fois que je revîns à la cour, je pus comprendre bien des choses dans ce que le roi me disait, et lui faire des réponses satisfaisantes. Sa Majesté ordonna ce jour-là qu'on fît avancer son île vers le nord-est et l'est, de manière à la placer verticalement au-dessus de Lagado, qui est la capitale de son royaume de terre ferme. La distance est d'environ quatre-vingt-dix lieues, et notre voyage dura quatre jours et demi. Je ne m'aperçus pas le moins du monde du mouvement de l'île. Le second jour, vers onze heures du matin, le roi en personne, accompagné par les grands, les courtisans et ses principaux officiers, qui avaient préparé leurs instruments de musique, joua pendant trois heures sans interruption de façon à m'étourdir. Je ne pus rien comprendre à ce concert avant d'être instruit par mon professeur. Il m'apprit que les habitants de cette île avaient les oreilles dressées à entendre la musique des sphères, dont l'harmonie éclatait à certaines époques, et la cour se préparait à prendre sa

part de ce concert, chacun avec l'instrument qu'il possédait le mieux.

Pendant notre voyage à Lagado, le roi avait ordonné de faire arrêter l'île au-dessus de certaines villes et villages, pour recevoir les requêtes de ses sujets. On jeta pour cela plusieurs ficelles avec des petits plombs au bout, afin que le peuple attachât ses placets à ces ficelles qu'on tirait ensuite, et qui semblaient en l'air autant de cerfs-volants. Quelquefois aussi nous recevions d'en bas des vins et des comestibles qu'on faisait monter par des poulies.

La connaissance que j'avais des mathématiques m'aida beaucoup à comprendre leur façon de parler et leurs métaphores, tirées la plupart des mathématiques et de la musique, car je suis un peu musicien. Toutes leurs idées n'étaient qu'en lignes et en figures. S'ils voulaient, par exemple, louer la beauté d'une femme ou de tout autre créature, ils la décrivaient par rhomboèdres, cercles, parallélogrammes, et autres expressions géométriques, ou avec des termes tirés de la musique ; et qu'il est inutile de répéter. Je remarquai dans les cuisines royales toute espèce d'instruments de mathématiques ou de musique ; ils servaient de mo-

dèles pour tailler les viandes qui devaient être servies sur la table de Sa Majesté.

Leurs maisons étaient mal bâties, les murs de travers, sans qu'il y eût dans les appartements un seul angle droit. Ce défaut vient surtout de ce qu'on y méprise la géométrie pratique, dédaignée comme une chose vulgaire et mécanique. Les instructions données aux ouvriers sont trop subtiles pour leur intelligence, ce qui occasionne de perpétuelles méprises. Aussi, quoique les habitants de ce pays soient assez habiles sur le papier, qu'ils manient bien la règle, le pinceau et le compas, je n'ai pourtant jamais vu de peuple si sot, si niais, si maladroit dans tout ce qui regarde les actions communes et la conduite de la vie, ni si embarrassé et si lent dans ses conceptions sur tous les sujets qui n'ont pas rapport à la musique ou aux mathématiques. Ce sont, outre cela, les plus mauvais raisonneurs du monde, toujours prêts à contredire, si ce n'est lorsqu'ils pensent juste, ce qui leur arrive rarement, et alors il se taisent. Ils ne savent ce que c'est qu'imagination, invention, fantaisie, et n'ont pas même de mots en leur langue qui expriment ces choses. Aussi tous leurs ouvrages, et

même leurs poésies, semblent des théorèmes d'Euclide. Tout l'horizon de leurs pensées et de leur esprit est renfermé dans les sciences nommées ci-dessus.

Plusieurs d'entre eux, principalement ceux qui s'appliquent à l'astronomie, donnent dans l'astrologie judiciaire, quoiqu'ils n'osent l'avouer publiquement; mais ce que je trouvai de plus surprenant, ce fut l'inclination qu'ils avaient pour la politique, et leur curiosité pour les nouvelles; ils parlaient incessamment d'affaires d'État, et portaient sans façon leur jugement sur tout ce qui se passait dans les cabinets des princes. J'ai souvent remarqué le même caractère dans nos mathématiciens d'Europe, sans avoir jamais pu trouver la moindre analogie entre les mathématiques et la politique; à moins que l'on ne suppose que, comme le plus petit cercle a autant de degrés que le plus grand, celui qui sait raisonner sur un cercle tracé sur le papier peut également raisonner sur la sphère du monde; mais n'est-ce pas plutôt le défaut naturel de tous les hommes, qui se plaisent naturellement à parler et à raisonner sur ce qu'ils entendent le moins? (4)

Ce peuple paraît toujours inquiet et alarmé, et ce qui n'a jamais troublé le repos des autres hommes est le sujet continuel de leurs craintes et de leurs frayeurs : ils appréhendent l'altération des corps célestes, par exemple que la terre, par les approches continuelles du soleil, ne soit à la fin dévorée par les flammes de cet astre terrible; que ce flambeau de la nature ne se trouve peu à peu encroûté par son écume, et ne vienne à s'éteindre tout à fait pour le monde; ils disent que la terre n'a évité qu'à grand'peine d'être incendiée par la queue de la dernière comète, qui l'aurait infailliblement réduite en cendres, et qu'elle sera sans doute brûlée par la prochaine, qui, selon leurs calculs, paraîtra dans trente et un ans. Car, si dans sa révolution autour du soleil, la comète approche à une certaine distance du soleil (ce que leurs calculs leur donnent lieu d'appréhender), elle recevra une chaleur dix mille fois plus intense que celle du fer rouge; en s'éloignant du soleil, elle traînera une queue flamboyante qui aura 1,014 milles de long; de sorte que si la terre passe à cent milles du foyer principal, ou de la masse solide de la comète, elle s'enflammera au pas-

sage, et sera réduite en cendres. Ils craignent encore que le soleil, à force de répandre des rayons de toutes parts, ne vienne enfin à s'user et à perdre tout à fait sa substance, ce qui entraînerait la destruction de la terre et de toutes les planètes qui empruntent au soleil leur lumière. Voilà les craintes ordinaires et les alarmes qui leur dérobent le sommeil et les privent de toutes sortes de plaisirs; aussi, dès qu'ils se rencontrent le matin, ils se demandent d'abord les uns aux autres des nouvelles du soleil, comment il se porte, et en quel état il s'est levé et couché.

Ils apportent dans ces conversations autant d'ardeur que les enfants en mettent à se faire raconter, pour leur plaisir, des histoires de fantômes et de revenants; ils les écoutent avec bonheur, et la peur les empêche d'aller au lit.

Les femmes de cette île sont très-vives; elles méprisent leurs maris et ont beaucoup de goût pour les étrangers, dont il y a toujours un nombre considérable à la suite de la cour; ils viennent du continent inférieur pour les affaires des villes et des corporations, ou pour leurs intérêts particuliers, mais ils sont généralement

méprisés, parce qu'ils n'ont pas les mêmes dispositions d'esprit; c'est parmi eux que les dames de qualité prennent leurs galants. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elles prennent leurs plaisirs sans aucune traverse et avec trop de sécurité, car leurs maris sont si absorbés dans les spéculations géométriques, qu'on caresse leurs femmes en leur présence sans qu'ils s'en aperçoivent, pourvu qu'ils aient du papier et de l'occupation, pourvu aussi que le moniteur avec sa vessie n'y soit pas.

Les femmes et les filles sont fort fâchées de se voir confinées dans cette île, quoique ce soit l'endroit le plus délicieux de la terre, et bien qu'elles y vivent dans la richesse et dans la magnificence. Elles peuvent aller où elles veulent dans l'île, mais elles meurent d'envie de courir le monde et de se rendre dans la capitale, où il leur est défendu d'aller sans la permission du roi, qu'il ne leur est pas aisé d'obtenir, parce que les maris ont souvent éprouvé qu'il leur était difficile de les en faire revenir. J'ai ouï dire qu'une grande dame de la cour, mère de plusieurs enfants, mariée au premier ministre, l'homme le mieux fait et le plus riche du royaume, qui l'aimait

éperdûment, vint à Lagado, sous le prétexte de sa santé, et y demeura cachée pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que le roi l'envoyât chercher; elle fut trouvée en un état pitoyable, dans une mauvaise auberge, ayant engagé ses habits pour entretenir un laquais vieux et laid, qui la battait tous les jours; on l'arracha de lui malgré elle, et, quoique son mari l'eût reçue avec bonté, lui eût fait mille caresses et nuls reproches sur sa conduite, elle s'enfuit encore bientôt après avec tous ses bijoux et toutes ses pierreries, pour aller retrouver ce digne galant; et on n'a plus entendu parler d'elle.

Le lecteur prendra peut-être cela pour une histoire européenne, ou même anglaise; mais je le prie de considérer que les caprices de l'espèce femelle ne sont pas bornés à une seule partie du monde, ni à un seul climat, mais sont les mêmes en tous lieux.

Au bout d'un mois j'avais fait d'assez grands progrès dans l'étude de leur langue, et je pouvais répondre à la plupart des questions du roi, quand j'avais l'honneur de l'accompagner. Sa Majesté ne témoigna pas la moindre curiosité de connaître les lois, le gouvernement, l'histoire,

la religion où les mœurs des pays que j'avais habités. Elle écouta ce que j'en pus lui dire, avec un grand mépris et une profonde indifférence, quoiqu'elle fût souvent avertie par les deux moniteurs.





CHAPITRE III.

Phénomène expliqué par les philosophes et astronomes modernes. — Les Laputiens sont grands astronomes. — Comment le roi apaise les séditions.

A jalousie excitée par les étrangers est si forte partout qu'avant de faire aucune recherche, je demandai au roi la permission de voir les curiosités de l'île; il me l'accorda et ordonna, à un de ses courtisans de m'accompagner. Je voulus savoir principalement quel secret naturel ou artificiel était le principe de ces mouvements divers dont je vais rendre au lecteur un compte exact et philosophique.

L'île volante est parfaitement ronde; son diamètre est de sept mille huit cent trente sept demi-toises, c'est-à-dire d'environ quatre mille pas, et par conséquent contient à peu près dix

mille acres ; son épaisseur est de cent cinquante toises. Le fond de cette île ou la surface de dessous, telle qu'elle paraît à ceux qui la regardent d'en bas, est comme un large diamant, poli et taillé régulièrement, qui réfléchit la lumière à quatre cents pas. Il y a au-dessus plusieurs minéraux situés selon le rang ordinaire des mines, et par-dessus est un terrain fertile de dix ou douze pieds de profondeur.

Le penchant des parties de la circonférence vers le centre de la surface supérieure est la cause naturelle que toutes les pluies et rosées qui tombent sur l'île sont conduites par de petits ruisseaux vers le milieu, où elles s'amassent dans quatre grands bassins, chacun d'environ un demi-mille de circuit. A deux cents pas de distance du centre de ces bassins, l'eau est continuellement attirée et absorbée par le soleil pendant le jour, ce qui empêche le débordement. De plus, comme il est au pouvoir du monarque d'élever l'île au-dessus de la région des nuages et des vapeurs terrestres, il peut, quand il lui plaît, empêcher la chute de la pluie et de la rosée.

Au centre de l'île est un trou d'environ vingt-

cinq toises de diamètre, par lequel les astronomes descendent dans un large dôme, qui, pour cette raison, est appelé *Flandona Gagnole*, ou la *Cave des Astronomes*, située à la profondeur de cinquante toises au-dessus de la surface supérieure du diamant. Il y a dans cette cave vingt lampes sans cesse allumées, qui, par la réverbération du diamant, répandent une grande lumière de tous côtés. Ce lieu est orné de sextants, de quadrants, de télescopes, d'astrolabes et autres instruments astronomiques; mais la plus grande curiosité, dont dépend même la destinée de l'île, est une pierre d'aimant d'une grandeur prodigieuse, taillée en forme de navette de tisserand.

Elle est longue de trois toises, et dans sa plus grande épaisseur elle a au moins une toise et demie. Cet aimant est suspendu par un gros essieu de diamant qui passe par le milieu de la pierre, sur laquelle il joue, et est placé avec tant de justesse qu'une main très-faible peut le faire tourner; elle est entourée d'un cercle de diamant, en forme de cylindre creux, de quatre pieds de profondeur, de plusieurs pieds d'épaisseur, et de six toises de diamètre, placé hori-

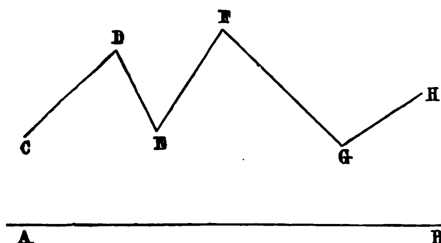
zontalement et soutenu par huit piédestaux, tous de diamant, hauts chacun de trois toises. Du côté concave du cercle il y a une mortaise profonde de douze pouces, dans laquelle sont placées les extrémités de l'essieu, qui tourne quand il le faut.

Aucune force ne peut déplacer la pierre, parce que le cercle et les pieds du cercle sont d'une seule pièce avec le corps du diamant qui fait la base de l'île.

C'est par le moyen de cet aimant que l'île se hausse, se baisse et change de place; car, par rapport à cet endroit de la terre sur lequel le monarque préside, la pierre est munie à un de ses côtés d'un pouvoir attractif et de l'autre d'un pouvoir répulsif. Ainsi, quand il lui plaît que l'aimant soit tourné vers la terre par son *pôle ami*, l'île descend; mais quand le *pôle ennemi* est tourné vers la même terre, l'île remonte en haut. Lorsque la position de la terre est oblique, le mouvement de l'île est pareil; car, dans cet aimant, les forces agissent toujours en ligne parallèle à sa direction.

C'est par ce mouvement oblique que l'île est conduite aux différentes parties des domaines de

ce monarque. Pour expliquer la marche de cette île, supposons que la ligne AB traverse le royaume de Balnibarbe, et la ligne CD représente l'aimant, dont le point C est le pôle attractif, et le point D le pôle répulsif. L'île étant sur le point C, en plaçant l'aimant sur la ligne CD, avec le point répulsif tourné vers le bas, l'île montera obliquement vers D. Quand elle



sera arrivée au point D, faisons tourner la pierre sur son axe jusqu'à ce que le pôle attractif arrive au point E, l'île se dirigera obliquement vers E. Si maintenant nous faisons tourner l'aimant sur son axe jusqu'à ce qu'il se trouve au point EF, le pôle répulsif étant dirigé vers le bas, l'île montera obliquement vers F; alors, si

nous dirigeons le pôle attractif vers G, l'île arrivera au point G, et du point G au point H si nous faisons tourner la pierre de manière à diriger vers le haut le pôle répulsif (5). C'est ainsi qu'en changeant la situation de l'aimant aussi souvent qu'il est nécessaire, l'île peut monter et descendre obliquement, et, par ces mouvements alternatifs (l'obliquité étant peu considérable), se transporter dans les divers points du royaume.

Mais il faut observer que cette île ne peut se mouvoir au delà du pays qu'elle domine, ni s'élever à une hauteur de plus de quatre milles. Voici quelles raisons en donnent les astronomes, qui ont composé sur cet aimant de nombreux systèmes. La vertu magnétique ne s'étend pas au delà de quatre milles, et le minéral qui agit sur l'aimant du sein de la terre et dans la mer environ jusqu'à six lieues du rivage, ne se rencontre pas dans le reste du globe; il existe seulement dans les limites du royaume. Le grand avantage de cette situation permet d'ailleurs au prince de réduire à l'obéissance tout le pays soumis à l'action de cet aimant.

Quand l'aimant est placé sur un plan parallèle à l'horizon, l'île reste immobile; car, dans

ce cas, les deux pôles étant à une égale distance de la terre, agissent avec une force égale, et l'île, sollicitée en même temps à monter et à descendre, ne peut plus avoir de mouvement.

Cette pierre aimantée est confiée à certains astronomes, qui de temps en temps lui font prendre les positions indiquées par le roi. Ils consument la plus grande partie de leur vie à observer les corps célestes, ce qu'ils font à l'aide de lunettes très-supérieures aux nôtres, car, quoique leurs plus grands télescopes n'aient pas plus de trois pieds, ils grossissent les objets beaucoup plus que nos instruments longs de cent pieds, et montrent les étoiles avec bien plus de netteté. Cet avantage leur a permis de porter leurs découvertes beaucoup plus loin que nos astronomes européens; car ils ont dressé un catalogue de dix mille étoiles fixes, tandis que nos listes les plus étendues ne contiennent que le tiers de ce nombre. Ils ont également découvert deux petites étoiles ou satellites qui tournent autour de Mars. La distance qui les sépare du centre de la planète supérieure équivaut pour la plus rapprochée à trois fois l'étendue de son diamètre, et pour la plus éloignée

à cinq fois. La première accomplit sa révolution en dix heures, la seconde en vingt et une et demie ; de sorte que les carrés de leurs époques périodiques sont à peu près dans la proportion des cubes de la distance qui les sépare du centre de Mars. Ce qui montre évidemment qu'elles sont gouvernées par la même loi de gravitation qui régit les autres corps célestes.

Ils ont observé quatre-vingt-treize comètes différentes, et calculé leur retour périodique avec une grande exactitude. S'ils ne se sont pas trompés (et ils ont dans leurs calculs la plus grande confiance), il est bien à souhaiter que leurs observations soient publiées. Par ce moyen, la théorie des comètes, qui est encore bien incomplète et bien insuffisante, pourrait être portée à la même perfection que les autres parties de l'astronomie.

Le roi serait le prince le plus absolu de l'univers s'il pouvait engager ses ministres à lui complaire en tout ; mais ceux-ci, ayant leurs terres au-dessous dans le continent, et considérant que la faveur des princes est passagère, ne consentiraient jamais à l'esclavage de leur pays.

Si quelque ville se révolte ou refuse de payer

les impôts, le roi a deux façons de la réduire. La première et la plus modérée est de tenir son île au-dessus de la ville rebelle et des terres voisines : par là, il prive le pays et du soleil et de la rosée, ce qui cause des maladies et de la mortalité; mais si le crime le mérite, on les accable de grosses pierres qu'on leur jette du haut de l'île, dont ils ne peuvent se garantir qu'en se sauvant dans leurs celliers et dans leurs caves, tandis que les toits de leurs maisons sont mis en pièces. S'ils continuent témérairement dans leur obstination et dans leur révolte, le roi a recours alors au dernier remède, qui est de laisser tomber l'île à plomb sur leurs têtes, ce qui écrase toutes les maisons et tous les habitants. Le prince, néanmoins, se porte rarement à cette terrible extrémité, que les ministres n'osent lui conseiller, vu que ce procédé violent les rendrait odieux au peuple et leur ferait tort à eux-mêmes, qui ont des biens dans le continent, car l'île n'appartient qu'au roi, qui aussi n'a que l'île pour tout domaine.

Mais il y a encore une autre raison plus forte pour laquelle les rois de ce pays ont été toujours éloignés d'exercer ce dernier châtiment, si ce

n'est dans une nécessité absolue : c'est que, si la ville qu'on veut détruire était située près de quelques hautes roches, ce qui arrive généralement pour les grandes villes (car il y en a en ce pays, ainsi qu'en Angleterre, auprès des grandes villes, qui ont été exprès bâties près de ces roches pour se préserver d'une semblable catastrophe), ou si elle avait un grand nombre de clochers et de pyramides de pierre, une chute soudaine pourrait endommager la surface inférieure de l'île. Elle est formée, comme je l'ai dit, par un seul diamant de quatre cents pieds d'épaisseur, mais il peut être brisé par un trop grand choc, ou brûlé en l'approchant du feu allumé dans les maisons placées au-dessous, comme il arrive souvent, dans nos cheminées, pour les tuyaux de pierre ou de fonte. Le peuple en est bien instruit, et sait jusqu'où il peut pousser l'obstination quand il s'agit de sa liberté ou de ses biens. Aussi, quand Sa Majesté est le plus en courroux, et décidée à réduire une ville en poussière, elle fait toujours descendre son île très-doucement, de peur, dit-elle, d'accabler son peuple; mais, dans le fond, c'est qu'elle craint elle-même que les clochers ne brisent son île. En

ce cas, les philosophes croient que l'aimant ne pourrait pas la soutenir plus longtemps et que l'île entière serait précipitée sur le sol.

D'après une loi fondamentale du royaume, ni le roi ni ses deux fils aînés n'ont le droit de quitter l'île; il en est de même pour la reine, tant qu'elle est en âge d'avoir des enfants.





CHAPITRE IV.

L'auteur quitte l'île de Laputa et est conduit aux Balnibarbes. — Son arrivée à la capitale. — Description de cette ville et des environs. — Il est reçu avec bonté par un grand seigneur.



QUOIQUE je ne puisse pas dire que je fusse maltraité dans cette île, il est vrai cependant que je m'y crus négligé et tant soit peu méprisé. Le prince et le peuple n'y étaient curieux que de mathématiques et de musique; j'étais en ce genre fort au-dessous d'eux, et ils me rendaient justice en faisant peu de cas de moi.

D'un autre côté, après avoir vu toutes les curiosités de l'île, j'avais une forte envie d'en sortir, étant très-las de ces insulaires aériens. Ils excellaient, il est vrai, dans des sciences que j'estime beaucoup, et dont j'ai même quelque teinture; mais ils étaient si absorbés dans leurs spéculations,

que je ne m'étais jamais trouvé en si triste compagnie. Je ne m'entretenais qu'avec les femmes, les artisans, les moniteurs, les pages de cour, et autres gens de cette espèce, ce qui augmenta encore le mépris qu'on avait pour moi ; mais, en vérité, pouvais-je faire autrement? Il n'y a que ceux-là dont j'aie jamais pu tirer une réponse raisonnable.

J'avais acquis, par une étude opiniâtre, une profonde connaissance de leur langage, et j'étais fatigué de me sentir confiné dans une île où j'étais traité avec si peu d'égards. Je résolus donc de la quitter à la première occasion. Il y avait à la cour un grand seigneur, favori du roi, et qui, pour cette raison seule, était traité avec respect, mais qui était pourtant regardé en général comme un homme très-ignorant et assez stupide. Il avait rendu à la couronne des services éminents, avait de grands talents naturels, était un modèle d'honneur et de probité; mais son oreille était si mal disposée pour la musique, que ses détracteurs prétendaient l'avoir vu souvent battre la mesure à contre-temps ; ses professeurs avaient également eu toutes les peines du monde à lui apprendre les propositions les plus aisées des

mathématiques. Ce seigneur me donna mille marques de bonté ; il me faisait souvent l'honneur de me venir voir, désirant s'informer des affaires de l'Europe et s'instruire des coutumes, des mœurs, des lois et des sciences des différentes nations parmi lesquelles j'avais demeuré ; il m'écoutait toujours avec une grande attention, et faisait de très-belles observations sur tout ce que je lui disais. Deux moniteurs le suivaient pour la forme, mais il ne s'en servait qu'à la cour et dans les visites de cérémonie ; quand nous étions ensemble, il les faisait toujours retirer.

Je priai ce seigneur d'intercéder pour moi auprès de Sa Majesté pour obtenir mon congé ; il m'accorda cette grâce avec regret, comme il eut la bonté de me le dire, et me fit plusieurs offres avantageuses, que je refusai en lui en marquant ma vive reconnaissance.

Le 16 février, je pris congé de Sa Majesté, qui me fit un présent considérable, et mon protecteur me donna un diamant, avec une lettre de recommandation pour un seigneur de ses amis demeurant à Lagado, capitale des Balnibarbes. L'île étant alors suspendue au-dessus d'une

montagne, je descendis de la dernière terrasse de l'île de la même façon que j'étais monté.

Le continent porte le nom de Balnibarbes, et la capitale, comme j'ai dit, s'appelle Lagado. Ce fut d'abord une assez agréable satisfaction pour moi de n'être plus en l'air et de me trouver en terre ferme. Je marchai vers la ville sans aucune peine et sans aucun embarras, étant vêtu comme les habitants et sachant assez bien la langue pour la parler. Je trouvai bientôt le logis de la personne à qui j'étais recommandé. Je lui présentai la lettre du grand seigneur, et j'en fus très-bien reçu. Cette personne, qui était un seigneur balnibarbe, et qui s'appelait *Munodi*, me donna un bel appartement chez lui, où je logeai pendant mon séjour en ce pays, et où je fus très-bien traité.

Le lendemain matin après mon arrivée, *Munodi* me prit dans son carrosse pour me faire voir la ville, qui est grande comme la moitié de Londres; mais les maisons étaient étrangement bâties, et la plupart tombaient en ruine; le peuple, couvert de haillons, marchait dans les rues d'un pas précipité, ayant un regard farouche. Nous passâmes par une des portes de la ville, et nous

avançâmes environ trois mille pas dans la campagne, où je vis un grand nombre de laboureurs qui travaillaient à la terre avec plusieurs sortes d'instruments; mais je ne pus deviner ce qu'ils faisaient; je ne voyais nulle part aucune apparence d'herbes ni de grain, quoique le sol me parût excellent. Je ne pus m'empêcher de témoigner ma surprise à ces bizarreries, aussi bien dans la ville que dans la campagne, et je me risquai à prier mon conducteur de vouloir bien m'expliquer ce que prétendaient toutes ces têtes et toutes ces mains occupées à la ville et à la campagne, n'en voyant aucun effet : car, en vérité, je n'avais jamais trouvé de terre si mal cultivée, de maisons en si mauvais état et si délabrées, un peuple si gueux et si misérable.

Le seigneur *Munodi* était du plus haut rang, et avait été plusieurs années gouverneur de Lagado; mais, par la cabale des ministres, il avait été déposé, au grand regret du peuple. Cependant le roi l'estimait comme un homme qui avait des intentions droites, mais d'une intelligence lente et méprisable.

Lorsque j'eus ainsi critiqué librement le pays et ses habitants, il ne me répondit autre chose,

sinon que je n'avais pas été assez longtemps parmi eux pour en juger, et que les différents peuples du monde avaient des usages différents; il me débita plusieurs autres lieux communs semblables. Mais, quand nous fûmes de retour chez lui, il me demanda comment je trouvais son palais, quelles absurdités j'y remarquais, et ce que je trouvais à redire dans les habits et dans les manières de ses domestiques. Il pouvait me faire aisément cette question, car chez lui tout était magnifique, régulier et poli. Je répondis que sa grandeur, sa prudence et ses richesses l'avaient exempté de tous les défauts qui avaient rendu les autres fous et gueux. Il me dit que, si je voulais aller avec lui à sa maison de campagne, qui était à vingt milles, il aurait plus de loisir de m'entretenir sur tout cela. Je répondis à Son Excellence que je ferais tout ce qu'elle souhaiterait. Nous partîmes donc le lendemain au matin.

Durant notre voyage, il me fit observer les différentes méthodes des laboureurs pour ensemencer leurs terres, méthodes qui m'étaient tout à fait incompréhensibles, car, excepté en quelques endroits, je n'avais découvert dans

tout le pays aucune apparence de moisson, ni même aucune trace de culture; mais, ayant marché encore trois heures, la scène changea entièrement. Nous nous trouvâmes dans une très-belle campagne; les maisons des laboureurs étaient un peu éloignées et très-bien bâties; les champs étaient clos et renfermaient des vignes, des pièces de blé, des prairies, et je ne me souviens pas d'avoir rien vu de si agréable. Le seigneur qui observait ma contenance, me dit alors en soupirant que là commençait sa terre, et que l'aspect serait toujours le même jusqu'à sa maison; que, néanmoins, les gens dn pays le raillaient et le méprisaient de ce qu'il n'avait pas mieux fait ses affaires, et donnait au royaume un aussi mauvais exemple. Il avait cependant bien peu d'imitateurs, d'ailleurs très-vieux, faibles et obstinés comme lui.

Nous arrivâmes enfin à son château, qui était un noble édifice, construit d'après les meilleures règles de l'architecture : les fontaines, les jardins, les promenades, les avenues, les bosquets, étaient tous disposés avec jugement et avec goût. Je donnai à chaque chose des louanges, dont Son Excellence ne parut s'apercevoir qu'après le souper.

Alors, n'y ayant point de tiers, il me dit d'un air fort triste qu'il ne savait s'il ne lui faudrait pas bientôt abattre ses maisons à la ville et à la campagne pour les rebâtir à la mode et détruire tout son palais pour le rendre conforme au goût moderne : mais qu'il craignait pourtant de passer pour ambitieux, pour singulier, pour ignorant et capricieux, et peut-être de déplaire par là aux gens de bien; que je cesserais d'être étonné quand je saurais quelques particularités dont sans doute on ne m'avait jamais parlé à la cour, où les habitants étaient trop occupés de leurs propres spéculations pour accorder quelque attention à ce qui se passait sur le continent.

Il me dit que, depuis environ quarante ans, certaines personnes étaient venues à Laputa, soit pour leurs affaires, soit pour leurs plaisirs, et qu'après cinq mois elles s'en étaient retournées avec une très-légère teinture de mathématiques, mais pleines d'esprits volatils recueillis dans cette région aérienne; que ces personnes, à leur retour, avaient commencé à désapprouver ce qui se passait dans le pays d'en bas, et avaient formé le projet de mettre les arts et les sciences sur un nouveau pied; que pour cela elles avaient ob-

tenu des lettres patentes, pour ériger une académie d'ingénieurs, c'est-à-dire de gens à systèmes; que ce goût s'était si fort emparé de la nation qu'il y avait une académie de ces gens-là dans toutes les grandes villes; que, dans ces académies ou colléges, les professeurs avaient trouvé de nouvelles méthodes pour l'agriculture et l'architecture, et de nouveaux instruments et outils pour tous les métiers et manufactures, par le moyen desquels un homme seul pourrait travailler autant que dix, et un palais pourrait être bâti en une semaine, de matériaux si solides qu'il durerait éternellement sans avoir besoin de réparation; tous les fruits de la terre devaient naître dans toutes les saisons, plus gros cent fois qu'à présent; avec une infinité d'autres projets admirables (6). C'est dommage, continua-t-il, qu'aucun de ces projets n'ait été perfectionné jusqu'ici, qu'en peu de temps toute la campagne ait été misérablement ravagée, que la plupart des maisons soient tombées en ruine, et que le peuple, tout nu, meure de froid, de soif et de faim. Avec tout cela, loin d'être découragés, ils en sont plus animés à la poursuite de leurs systèmes, poussés tour à tour par l'espérance et

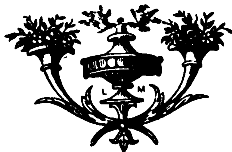
par le désespoir. Il ajouta que, pour ce qui était de lui, n'étant pas d'un esprit entreprenant, il s'était contenté d'agir selon l'ancienne méthode, de vivre dans les maisons bâties par ses ancêtres et de faire ce qu'ils avaient fait, sans rien innover; que quelque peu de gens de qualité avaient suivi son exemple, mais avaient été regardés avec mépris, et s'étaient même rendus odieux, comme gens malintentionnés, ennemis des arts, ignorants, mauvais citoyens, préférant leur commodité et leur molle fainéantise au bien général du pays.

Son Excellence ajouta qu'elle ne voulait pas prévenir, par un long détail, le plaisir que j'aurais lorsque j'irais visiter l'académie des systèmes; qu'elle souhaitait seulement que j'observasse un bâtiment ruiné du côté de la montagne; que ce que je voyais, à un demi-mille de son château, était un moulin que le courant d'une grande rivière faisait aller, et qui suffisait pour sa maison et pour un grand nombre de ses vassaux; qu'il y avait environ sept ans qu'une compagnie d'ingénieurs était venue lui proposer d'abattre ce moulin, et d'en bâtir un autre au pied de la montagne, sur le sommet de la-

quelle serait construit un réservoir où l'eau pourrait être conduite aisément par des tuyaux et par des machines, d'autant que le vent et l'air sur le haut de la montagne agiteraient l'eau et la rendraient plus fluide, et que le poids de l'eau en descendant ferait par sa chute tourner le moulin avec la moitié du courant de la rivière. Il me dit que, n'étant pas bien à la cour, parce qu'il n'avait donné jusqu'ici dans aucun des nouveaux systèmes, et étant pressé par plusieurs de ses amis, il avait agréé le projet; mais qu'après y avoir fait travailler pendant deux ans, l'ouvrage avait mal réussi, et que les entrepreneurs avaient pris la fuite; ils avaient d'ailleurs rejeté tout le blâme sur lui, n'avaient cessé de le railler depuis cette époque, et avaient entraîné d'autres personnes à faire la même expérience, avec une égale confiance dans le succès et un égal désappointement.

Peu de jours après, nous revînmes à la ville. Son Excellence, sachant combien elle était peu estimée par l'académie, ne voulut pas y aller avec moi, mais me recommanda à un de ses amis qu'elle chargea de m'accompagner. Elle me représenta comme un grand admirateur de nou-

veautés, et comme un esprit curieux et crédule. Dans le fond, j'avais un peu été dans ma jeunesse homme à projets et à systèmes, et encore aujourd'hui, tout ce qui est neuf et hardi me plaît extrêmement.





CHAPITRE V.

L'auteur a la permission de visiter la grande académie de Lagado. — Description de cette académie. — Les arts auxquels s'emploient les professeurs.

PERSUADÉ que mes lecteurs sont curieux de connaître cette académie en détail, je vais en faire la description. Ce n'est pas un seul corps de logis, mais une suite de divers bâtiments des deux côtés d'une cour. Comme ils étaient ruinés, on les acheta pour les appliquer à cet usage.

Je fus reçu très-honnêtement par le concierge, et j'y revins plusieurs jours. Chaque chambre renfermait un ingénieur, et quelquefois plusieurs, et il y avait environ cinq cents chambres dans l'académie.

Le premier mécanicien que je vis me parut un homme fort maigre : il avait la face et les mains

couvertes de crasse, la barbe et les cheveux longs, avec un habit et une chemise de même couleur que sa peau; il avait été huit ans sur un projet curieux : il voulait extraire de concombres des rayons de soleil, afin de les enfermer dans des fioles bouchées hermétiquement, et les faire servir à échauffer l'air lorsque les étés seraient peu chauds. Il me dit que dans huit autres années il pourrait fournir aux jardins des financiers des rayons de soleil à un prix raisonnable; mais il se plaignait que ses fonds étaient petits, et il m'engagea à lui donner quelque chose pour encourager ses talents, surtout parce que cette année les concombres étaient fort chers. Je lui fis un petit présent. Munodi m'avait approvisionné de monnaie dans ce but, car il savait que les savants mendient auprès de tous ceux qui viennent les visiter.

Je passai dans une autre chambre, mais je tournai vite le dos, ne pouvant endurer la mauvaise odeur. Mon conducteur me poussa dedans, et me pria tout bas de prendre garde d'offenser un homme qui s'en ressentirait; ainsi je n'osai pas même me boucher le nez. Le faiseur de projets qui logeait dans cette chambre était le

plus ancien de l'académie; son visage et sa barbe étaient d'une couleur jaune pâle, et ses mains avec ses habits étaient couverts d'une ordure infâme. Lorsque je lui fus présenté, il m'embrassa très-étroitement, politesse dont je me serais bien passé. Son occupation, depuis son entrée à l'académie, avait été de tâcher de faire retourner les excréments humains à la nature des aliments dont ils étaient tirés, par la séparation des parties diverses et par la dépuration de la teinture que l'excrément reçoit du fiel : il faisait évaporer la mauvaise odeur, et séparait la salive. On lui donnait toutes les semaines, de la part de la compagnie, un vase rempli de matières, environ de la grandeur d'un baril de Bristol.

J'en vis un autre occupé à calciner la glace, pour en extraire, disait-il, de fort bon salpêtre, et en faire de la poudre à canon; il me montra un traité concernant la malléabilité du feu, qu'il avait envie de publier (7).

Je vis ensuite un très-ingénieux architecte, qui avait trouvé une méthode admirable pour bâtir les maisons en commençant par le faîte et en finissant par les fondements, projet qu'il me

justifia aisément par l'exemple de deux insectes très-prudents, l'abeille et l'araignée.

Il y avait un homme aveugle de naissance, qui avait sous lui plusieurs apprentis aveugles comme lui. Leur occupation était de composer des couleurs pour les peintres. Ce maître leur enseignait à les distinguer par le tact et par l'odorat. Je fus assez malheureux pour les trouver alors très-peu instruits, et le maître lui-même, comme on peut en juger, n'était pas plus habile. Cet artiste était hautement encouragé et estimé par ses confrères.

Dans un autre appartement, je fus charmé de voir un faiseur de projets qui avait trouvé le secret de labourer la terre avec des cochons, et d'épargner les frais des chevaux, des bœufs, de la charrue et du laboureur. Voici sa méthode : dans l'espace d'un acre de terre, on enfouissait de six pouces en six pouces une quantité de glands, de dattes, de châtaignes et autres fruits pareils qu'aiment les cochons ; alors, on lâchait dans le champ six cents et plus de ces animaux, qui, par le moyen de leurs pieds et de leur museau, mettaient en très-peu de temps la terre en état d'être ensemencée, et l'engrais-

saient aussi en lui rendant ce qu'ils y avaient pris. Par malheur, on en avait fait l'expérience, et, outre qu'on avait trouvé le système coûteux et embarrassant, le champ n'avait presque rien produit. On ne doutait pas néanmoins que cette invention ne pût être d'une très-grande conséquence et d'une vraie utilité.

Je passai dans une autre chambre, qui était toute tapissée de toiles d'araignée, et où il y avait à peine un petit espace pour donner passage à l'ouvrier. Dès qu'il me vit, il cria : « Prenez garde de rompre mes toiles! » Je l'entretins, et il me dit que c'était une chose pitoyable que l'aveuglement où les hommes avaient été jusqu'ici par rapport aux vers à soie, tandis qu'ils avaient à leur disposition tant d'insectes domestiques dont ils ne faisaient aucun usage, et qui étaient néanmoins préférables aux vers à soie, qui ne savaient que filer, au lieu que l'araignée savait tout ensemble filer et ourdir. Il ajouta que l'usage des toiles d'araignée épargnerait encore dans la suite les frais de la teinture, ce que je concevrais aisément lorsqu'il m'aurait fait voir un grand nombre de mouches de couleurs diverses et charmantes dont il nour-

rissait ses araignées; qu'il était certain que leurs toiles prendraient infailliblement la couleur de ces mouches, et que, comme il en avait de toute espèce, il espérait aussi voir bientôt des toiles capables de satisfaire, par leurs couleurs, tous les goûts différents des hommes, aussitôt qu'il aurait pu trouver une certaine nourriture suffisamment glutineuse pour ses mouches, afin que les fils de l'araignée en acquissent plus de solidité et de force.

Je vis ensuite un célèbre astronome qui avait entrepris de placer un cadran à la pointe du grand clocher de la maison de ville, ajustant de telle manière les mouvements diurne et annuel du soleil avec le vent, qu'ils pussent s'accorder avec le mouvement de la girouette.

Je me sentais depuis quelques moments une légère douleur de colique, lorsque mon conducteur me fit entrer fort à propos dans la chambre d'un grand médecin qui était devenu très-célèbre par le secret de guérir la colique d'une manière tout à fait merveilleuse. Il avait un grand soufflet dont le tuyau était d'ivoire. En insinuant ce tuyau dans l'anus à la profondeur de huit pouces, il prétendait, en aspirant le vent,

rendre les entrailles aussi nettes qu'une vessie desséchée. Si le mal persistait et devenait plus violent, il introduisait le tuyau chargé de vent et le déchargeait dans le corps du patient. Il retirait ensuite l'instrument pour le remplir de nouveau, en appuyant fortement son pouce sur l'orifice du fondement. Après trois ou quatre de ces opérations, le vent ainsi introduit ressortait violemment, entraînant avec lui, comme l'eau dans une pompe, toutes les matières nuisibles, et le malade était guéri. Je le vis faire les deux expériences sur un chien. Mais la première ne donna aucun résultat; après la seconde, l'animal enfla au point de crever, et fit une décharge si violente qu'elle ne fut sans inconvénient ni pour moi ni pour mon compagnon. Le chien mourut sur place, et nous laissâmes le médecin essayant de lui rendre la vie par la même opération.

Je visitai beaucoup d'autres appartements, mais je ne fatiguerai pas le lecteur des curiosités que j'y ai vues, car je désire être bref.

Je n'avais encore vu qu'un côté de l'académie; l'autre corps de logis était destiné aux faiseurs de systèmes qui ont rapport aux sciences. J'en dirai quelque chose après avoir parlé d'un

illustre personnage appelé par eux l'artiste universel. Il nous dit qu'il avait consacré trente années de méditation à l'amélioration de la vie humaine. Il avait deux grandes chambres pleines de curiosités admirables, et il employait cinquante ouvriers. Quelques-uns étaient occupés à condenser l'air dans une substance tangible ; ils devaient en extraire le nitre, et laisser évaporer les parties fluides et aqueuses. D'autres amollissaient le marbre pour en faire des coussins et des pelotes. Il y en avait qui pétrifiaient les sabots d'un cheval vivant pour les empêcher de s'enclouer. L'artiste lui-même était en ce moment occupé de deux grands projets. Le premier consistait à ensemencer les terres avec du chaume. Il affirmait que la véritable vertu séminale était renfermée dans cette plante, et il le démontrait par plusieurs expériences que je n'ai pas eu l'habileté de comprendre. L'autre consistait à empêcher la laine de croître sur deux jeunes agneaux, au moyen de l'application extérieure d'une composition formée de gomme, de minéraux et de végétaux. Il espérait, dans un temps raisonnable, propager dans tout le royaume la race des moutons sans toison.

Nous passâmes ensuite dans l'autre partie de l'académie, où, comme je l'ai dit, résidaient les inventeurs qui s'occupaient des sciences spéculatives.

Le premier professeur que je vis était dans une vaste chambre, au milieu de quarante élèves. Après les premières salutations, il s'aperçut que je regardais attentivement une machine qui remplissait à peu près toute l'étendue de la chambre, en long et en large. « Peut-être, me dit-il, vous étonnerez-vous que je m'occupe de faire avancer les sciences spéculatives au moyen d'opérations mécaniques et pratiques. » Mais le monde s'apercevrait bientôt de l'utilité de son projet, et il se flattait que jamais pensée plus noble, plus belle, n'avait germé dans une cervelle humaine. Chacun savait combien sont pénibles les méthodes ordinaires pour apprendre les arts et les sciences. Grâce à ses efforts, la personne la plus ignorante pourrait, à peu de frais, et moyennant une légère fatigue physique, écrire des ouvrages de philosophie, de poésie, de politique, de législation, de mathématiques et de théologie', sans le moindre secours du génie ou de l'étude. Il me conduisit alors à la

machine, autour de laquelle ses élèves étaient rangés. Elle était placée au milieu de la chambre, et avait vingt pieds carrés. Elle se composait d'un grand nombre de morceaux de bois de la grosseur d'un dé, mais de différentes longueurs. Ces dés étaient rattachés les uns aux autres par des fils d'archal très-minces. Sur chaque face de ces dés étaient collés des morceaux de papier, et sur ces papiers étaient écrits tous les mots de la langue, dans leurs différents modes, temps et déclinaisons, mais sans aucun ordre. Le professeur me pria de faire attention, car il allait faire fonctionner sa machine. A son commandement, les élèves prirent chacun une des manivelles en fer, qui étaient au nombre de quarante, fixées aux flancs de la machine. Un tour de ces manivelles fit soudain changer entièrement la disposition des mots. Il ordonna alors à trente-six écoliers de lire les lignes doucement, telles qu'elles apparaissaient sur la machine, et quand il se présentait trois ou quatre mots susceptibles de former un sens, on les dictait aux quatre autres élèves qui faisaient l'office de secrétaires. Ce travail fut répété trois ou quatre fois, et à chaque tour la

machine était disposée de telle sorte que les mots occupaient une nouvelle place, les petits cubes étant renversés de haut en bas.

Six heures par jour les jeunes étudiants étaient employés à ce travail. Le professeur me montra, déjà recueillies dans plusieurs volumes in-folio, ces pensées détachées, qu'il voulait réunir. De ces riches matériaux il espérait tirer, pour le donner au monde, un corps complet de tous les arts et de toutes les sciences. Ce travail serait pourtant encore perfectionné et activé si le public voulait réunir des fonds pour construire et employer cinq cents machines pareilles à Lagado, et si les directeurs de ces établissements étaient obligés de contribuer à l'entretien des nombreuses collections de l'académie.

J'exprimai très-humblement ma reconnaissance à cet illustre personnage pour ses importantes communications, et je lui promis que si j'avais jamais le bonheur de rentrer dans ma patrie, je lui rendrais justice, comme à l'unique inventeur de cette machine. Je le priai de m'en retracer sur le papier la forme et les effets, en y joignant une figure. « Quoique ce soit, lui dis-je, un usage, dans notre Europe savante,

que les inventeurs se dérobent leurs découvertes, ce qui a l'avantage de laisser toujours quelque doute sur celui à qui elle appartient réellement, je prendrai si bien mes précautions que tout l'honneur en restera à vous seul, et sans aucun rival (8). »

Nous entrâmes ensuite dans l'école des langues, où nous trouvâmes trois académiciens qui raisonnaient ensemble sur le perfectionnement de celle de leur pays.

L'un d'eux était d'avis, pour abréger le discours, de réduire tous les mots en simples monosyllabes, et de bannir tous les verbes et tous les participes, parce qu'en réalité il n'y a que des noms.

L'autre allait plus loin, et proposait d'abolir absolument tous les mots, en sorte qu'on raisonnerait sans parler, ce qui serait très-favorable à la poitrine, parce qu'il est clair qu'à force de parler, les poumons s'usent et la santé s'altère. L'expédient qu'il trouvait était de porter sur soi toutes les choses dont on voudrait s'entretenir. Ce nouveau système, dit-il, aurait été suivi, avec un grand avantage pour la santé aussi bien que pour la commodité des habi-

tants, si les femmes, d'accord avec le vulgaire et les ignorants, n'avaient pas menacé d'exciter une révolte si on ne leur permettait d'user de leur langue en toute liberté, comme dans les temps précédents : tant la foule est l'ennemie irréconciliable de la science. Plusieurs esprits supérieurs de cette académie ne laissaient pas néanmoins de se conformer à cette manière d'exprimer les choses par les choses mêmes, ce qui n'était embarrassant pour eux que lorsqu'ils avaient à parler de plusieurs sujets différents ; car alors il leur fallait apporter sur leur dos des fardeaux énormes, à moins qu'ils n'eussent un ou deux valets vigoureux pour s'épargner cette peine.

J'ai souvent vu deux de ces savants succombant sous le poids de leur charge, comme nos colporteurs. Quand ils se rencontraient dans une rue, ils déposaient leur bagage, ouvraient leurs sacs et causaient pendant une heure. Ensuite ils reprenaient leur fardeau, s'aidaient à le recharger, et prenaient congé l'un de l'autre.

Pour un court entretien un homme pouvait porter les objets dans ses poches, ou sous son bras, de façon à en avoir suffisamment; chez lui, il ne pouvait être dans l'embarras. Aussi la

pièce où se réunissaient les partisans de cette théorie était-elle pleine d'objets, toujours sous la main, et propres à fournir toute la matière de ces conversations artificielles.

Un autre grand avantage de ce système, c'est qu'il pouvait fournir une langue universelle, et facile à entendre pour toutes les nations civilisées, qui ont des instruments et des objets à peu près de la même espèce, ou se ressemblant tellement que leur usage peut aisément être compris. Les ambassadeurs pourraient ainsi traiter des affaires avec des princes ou des ministres étrangers dont ils ignoreraient complétement le langage.

De là nous entrâmes dans l'école de mathématiques, dont le maître enseignait à ses disciples une méthode que les Européens auront de la peine à s'imaginer : chaque proposition, chaque démonstration, était écrite sur du pain à chanter, avec une certaine encre de teinture céphalique. L'écolier, à jeun, était obligé, après avoir avalé ce pain à chanter, de s'abstenir de boire et de manger pendant trois jours, en sorte que, le pain à chanter étant digéré, la teinture céphalique pût monter au cerveau et y porter

avec elle la proposition et la démonstration. Cette méthode, il est vrai, n'avait pas eu beaucoup de succès jusque-là, mais c'était, disait-on, parce que l'on s'était trompé quelque peu dans le *quantum*, c'est-à-dire dans la mesure de la dose, ou parce que les écoliers, malins et indociles, faisaient seulement semblant d'avaler le bolus, ou bien parce qu'ils allaient trop tôt à la selle, ou qu'on n'avait pas pu les décider à garder l'abstinence aussi longtemps que l'exigeait la prescription.





CHAPITRE VI.

Suite de la description de l'académie. — L'auteur propose quelques améliorations, qui sont honorablement reçues.



E jugement ne semble pas servir de règle dans l'école des faiseurs de systèmes politiques, dont je fus peu satisfait. Ces docteurs me parurent complétement hors de leur bon sens, et c'est un spectacle qui ne manque jamais de me rendre mélancolique. Ces hommes extravagants soutenaient que les grands devaient choisir pour leurs favoris ceux en qui ils remarquaient plus de sagesse, plus de capacité, plus de vertu; apprendre aux ministres à consulter l'intérêt public, récompenser le mérite, le savoir, l'habileté et les services; ils voulaient encore instruire les princes à connaître leurs véritables intérêts en y donnant

les mêmes bases qu'aux intérêts des peuples, et à accorder leur confiance aux personnes les plus capables et les plus expérimentées, et autres pareilles sottises et chimères, dont peu de princes se sont avisés jusqu'ici; ce qui me confirma la vérité de cette pensée admirable de Cicéron : *qu'il n'y a rien de si absurde qui n'ait été avancé par quelque philosophe* (9).

Cependant je dois rendre justice à cette partie de l'académie, et reconnaître que tous ses membres n'étaient pas aussi extravagants. J'y vis un médecin très-ingénieux et qui semblait posséder à fond la science du gouvernement : il avait utilement employé ses veilles à découvrir les causes des maladies d'un État, et à trouver les remèdes des maux auxquels les diverses administrations sont sujettes, aussi bien par les vices et les infirmités des gouvernants que par la licence de ceux qui doivent obéir. Par exemple, tous les écrivains et tous les raisonneurs conviennent que le corps naturel et le corps politique ont entre eux une parfaite analogie; donc l'un et l'autre peuvent être traités avec les mêmes remèdes. Il est reconnu que les sénats et les grands conseils sont souvent troublés par des

humeurs peccantes, redondantes ou ébulliantes, avec de graves maux de tête, et encore plus de maladies de cœur. Ils sont sujets à de fortes convulsions, à d'affreuses contractions de nerfs. aux deux mains, et surtout à la main droite. Ils ont le spleen, des flatuosités, des vertiges, le délire. Ils sont atteints de tumeurs scrofuleuses pleines de matières fétides et purulentes, de renvois aigres, de vomissements d'écume, d'appétits désordonnés, d'indigestions, et de bien d'autres maladies, qu'il est inutile de nommer. Pour les guérir, le docteur proposait donc que, lorsque le sénat s'assemblerait, un médecin assistât aux trois premières séances, et qu'à la fin de chacune, il tâtât le pouls de tous les sénateurs. Après quoi il délibérerait longtemps sur chacune de leurs maladies, et sur le moyen de les guérir; le quatrième jour, des médecins retourneraient au sénat, accompagnés d'apothicaires munis de leurs instruments et de leurs drogues; avant que les membres entrassent en séance, on leur administrerait des remèdes lénitifs, apéritifs, purgatifs, corrosifs, astringents, selon la qualité du mal, en les réitérant, les modifiant ou en cessant l'emploi à la séance suivante, selon l'effet produit.

L'exécution de ce projet n'entraînerait pas une grande dépense, et serait, selon moi, très-utile dans les pays où les états et les parlements se mêlent des affaires d'État : elle procurerait l'unanimité, terminerait les différends, ouvrirait la bouche aux muets, la fermerait aux déclamateurs, calmerait l'impétuosité des jeunes sénateurs, échaufferait la froideur des vieux, réveillerait les stupides, ralentirait les étourdis.

Et parce que l'on se plaint, ordinairement, que les favoris des princes ont la mémoire courte et malheureuse, le même docteur voulait que quiconque aurait affaire au premier ministre, après avoir exposé le cas en très-peu de mots, eût la liberté de donner audit ministre une chiquenaude sur le nez, un coup de pied dans le ventre, de lui tirer les oreilles ou de lui ficher une épingle dans les fesses, de lui faire des bleus et des noirs sur les bras, et tout cela pour l'empêcher d'oublier l'affaire dont on lui aurait parlé; en sorte qu'on pourrait réitérer de temps en temps le même compliment, jusqu'à ce que la chose fût accordée ou refusée tout à fait.

Il voulait aussi que chaque sénateur, dans l'assemblée générale de la nation, après avoir

proposé son opinion et avoir dit tout ce qu'il aurait à dire pour la soutenir, fût obligé de voter dans le sens contraire, parce qu'infailliblement le résultat de ces assemblées serait par là très-favorable au bien public.

Quand il y avait dans l'État deux partis violents, il offrait un admirable moyen de les réconcilier. Voici sa méthode. Vous prenez une centaine des chefs de chaque parti; vous les divisez par couples, en choisissant ceux dont les têtes se ressemblent le plus. Vous chargez alors deux opérateurs habiles de partager les crânes de chaque couple en même temps, de façon à ce que la cervelle soit divisée en deux parties égales Les crânes ainsi fendus, on en fait un échange, de manière à placer la moitié enlevée sur la tête du chef de parti opposé. Ce travail exige sans doute une grande précision, mais le professeur nous assura que s'il était exécuté avec adresse, la cure serait infaillible. Voici comment il raisonnait : les deux moitiés de cervelles, quand on les aurait laissé débattre entre elles les questions sous un seul crâne, finiraient par s'entendre, et produiraient cette modération, aussi bien que cette régularité de pensée si désirable dans les têtes

de ceux qui croient être venus dans ce monde uniquement pour le diriger et le gouverner. Quant à la différence des cervelles, au point de vue de la qualité ou de la quantité, parmi les chefs de chaque faction, le docteur nous assurait, d'après sa propre expérience, que ce n'était pas la peine d'en parler.

J'entendis deux académiciens disputer avec chaleur sur le moyen de lever des impôts sans fouler le peuple. L'un soutenait que la meilleure méthode serait d'imposer une taxe sur les vices et sur les folies des hommes, et que chacun serait taxé suivant le jugement et l'estimation de ses voisins. L'autre académicien était d'un sentiment entièrement opposé, et prétendait, au contraire, qu'il fallait taxer les belles qualités du corps et de l'esprit, dont chacun se piquait, et les taxer plus ou moins selon leurs degrés, en sorte que chacun serait son propre juge et ferait lui-même sa déclaration. La plus forte taxe devait être imposée sur les mignons de Vénus, sur les favoris du beau sexe, à proportion des faveurs qu'ils auraient reçues, et l'on s'en devait rapporter encore, sur cet article, à leur propre déclaration. Il fallait aussi taxer

fortement l'esprit, la valeur et la politesse, selon l'aveu que chacun ferait de ces qualités; mais à l'égard de l'honneur, de la probité, de la sagesse, de la modestie, on exemptait ces vertus de toute taxe, vu qu'étant trop rares, elles ne rendraient presque rien; on ne rencontrerait personne qui voulût avouer les reconnaître chez son voisin, ou les apprécier chez lui-même à leur juste valeur.

On devait pareillement taxer les dames à proportion de leur beauté, de leurs agréments et de leur bonne grâce, suivant leur propre estimation, comme on faisait à l'égard des hommes; mais, pour la fidélité, la sincérité, le bon sens et le bon naturel, cela ne devait rien payer du tout, attendu que l'impôt ne couvrirait pas les frais de perception.

Afin de retenir les sénateurs dans l'intérêt de la couronne, un autre académicien politique était d'avis qu'il fallait que le prince fît jouer tous les grands emplois à la rafle, de façon cependant que chaque sénateur, avant que de jouer fît serment et donnât caution qu'il opinerait ensuite selon les intentions de la cour, soit qu'il gagnât ou non; mais que les perdants auraient ensuite le droit de jouer dès qu'il y aurait

quelque emploi vacant. Ils seraient ainsi toujours pleins d'espérances, ils ne se plaindraient point des fausses promesses qu'on leur aurait données, et ne s'en prendraient qu'à la fortune dont les épaules sont toujours plus fortes que celles du ministère.

Un autre académicien me fit voir un écrit contenant une méthode curieuse pour découvrir les complots et les cabales, qui était d'examiner la nourriture des personnes suspectes, le temps auquel elles mangent, le côté sur lequel elles se couchent dans leur lit, et de quelle main elles se torchent le derrière ; de considérer leurs excréments, et de juger par leur odeur et leur couleur des pensées et des projets d'un homme, d'autant que, selon lui, les pensées ne sont jamais plus sérieuses et l'esprit n'est jamais si recueilli que lorsqu'on est à la selle, ce qu'il avait éprouvé lui-même. Il ajoutait que, lorsque, pour faire seulement des expériences, il avait parfois songé à la meilleure manière d'assassiner un roi, il avait trouvé ses excréments très-jaunes, et que la couleur était très-différente quand il avait seulement songé à fomenter une révolte ou à incendier la capitale.

Tout ce discours était écrit avec une rare finesse ; il contenait un grand nombre d'observations curieuses et utiles pour les hommes politiques, mais qui me semblaient incomplètes. Je me hasardai de le dire à l'auteur et je lui offris, s'il le désirait, de lui fournir quelques indications nouvelles. Il accepta ma proposition avec une complaisance peu ordinaire chez les auteurs, spécialement chez les faiseurs de systèmes, et me déclara qu'il serait heureux d'ajouter à son instruction.

Je lui dis alors que dans le royaume de Tribnia, appelé Langden par les habitants, où mes voyages m'avaient fait séjourner quelque temps, le gros de la nation se composait de toute espèce d'espions : témoins, instructeurs, accusateurs, persécuteurs, prêteurs de faux serments, accompagnés d'une grande quantité d'agents inférieurs et subalternes, tous portant les couleurs, acceptant la direction et recevant des gages du ministre d'État et des députés. Les complots, dans ce royaume, sont ordinairement l'œuvre des personnes qui désirent s'élever au rang de profonds politiques, ou rendre un peu de vigueur à une administration épuisée, étouffer ou détour-

ner le mécontentement général, remplir leurs coffres à l'aide de forfaitures, relever ou faire tomber le crédit public, selon ce qui convient le mieux à leur intérêt particulier. Il est d'abord établi et arrêté parmi eux que toute personne suspecte sera accusée de conspiration ; on met alors un soin particulier à s'emparer de ses lettres et de tous ses papiers, et l'on arrête ceux qui les possèdent. Ces papiers sont remis à une école d'artistes très-habiles dans l'art de découvrir le sens mystérieux des mots, des syllabes, des lettres.

Par exemple, ils peuvent découvrir qu'une chaise percée désigne un conseil privé;

Un troupeau d'oies, un sénat ;

Un chien boiteux, une invasion (10);

La peste, une armée sur pied;

Une buse, un favori ;

La goutte, un grand prêtre ;

Un pot de chambre, un comité ;

Un crible, une grande dame de la cour;

Un balai, une révolution ;

Une souricière, un emploi de finance;

Un égout, la cour;

Un chapeau et un ceinturon, une maîtresse ;

Un roseau brisé, la cour de justice ;
Un tonneau vide, un général ;
Une plaie ouverte, l'administration.

Si cette méthode ne réussit pas, ils en ont de plus efficaces que les plus savants d'entre eux appellent des acrostiches et des anagrammes. D'abord, ils peuvent donner un sens politique à toutes les initiales. Ainsi N pourrait signifier un complot, B un régiment de cavalerie, L une flotte. Outre cela, en transposant les lettres, on pourrait apercevoir dans un écrit tous les desseins cachés d'un parti mécontent. Par exemple, vous lisez dans une lettre écrite à un ami : « Votre frère Thomas a des hémorroïdes » (*Our brother Tom hast just got the piles*), l'habile déchiffreur trouvera que les lettres qui forment cette phrase peuvent être décomposées de manière à former les mots suivants : *Resist; a plot is brought home; the tour* (Résistance ; un complot est formé dans le royaume ; la révolution). C'est ce qui s'appelle la méthode des anagrammes.

L'académicien me fit de grands remercîments de lui avoir communiqué ces petites observations, et me promit de faire de moi une

mention honorable dans le traité qu'il allait mettre au jour sur ce sujet.

Je ne vis rien dans ce pays qui pût m'engager à y faire un plus long séjour; aussi je commençai à songer à mon retour en Angleterre



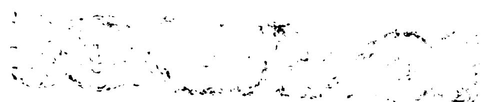


CHAPITRE VII.

L'auteur quitte Lagado et arrive à Maldonada. — Pas de vaisseau prêt. — Il fait un petit voyage à Glubbdubdrib. — Comment il est reçu par le gouverneur.

Le continent dont ce royaume forme une partie s'étend, autant que j'en puis juger, à l'est, vers une contrée inconnue de l'Amérique, à l'ouest vers la Californie, et au nord vers la mer Pacifique. Il n'est pas à plus de mille cinquante lieues de Lagado. Ce pays a un port célèbre et un grand commerce avec l'île de Luggnagg, situé au nord-ouest, environ à vingt degrés de latitude septentrionale, et à cent quarante de longitude. L'île de Luggnagg est au sud-ouest du Japon, et en est éloignée environ de cent lieues. Il y a une étroite alliance entre l'empereur du Japon et le roi de Luggnagg, ce qui fournit plusieurs





CHAPITRE VII

[illegible] à Ma[illegible] Pas [illegible] [illegible] cette [illegible] [illegible]about [illegible] reçu par le [illegible]

[illegible] de [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] une [illegible] [illegible] vers [illegible] vers la mer Pacifique [illegible] lieues, de [illegible] [illegible] [illegible] Lu[illegible] située [illegible] [illegible] de latitude [illegible] [illegible] de longi[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de l'emp[illegible] du [illegible] [illegible]age, ce qui [illegible]



ÉVOCATIONS DANS L'ÎLE DE GLUBBDUBDRIB.

occasions d'aller de l'une à l'autre. Je résolus, pour cette raison, de prendre ce chemin pour retourner en Europe. Je louai deux mules avec un guide pour porter mon bagage et me montrer le chemin. Je pris congé de mon illustre protecteur, qui m'avait témoigné tant de bonté, et, à mon départ, j'en reçus un magnifique présent.

Il ne m'arriva pendant mon voyage aucune aventure qui mérite d'être rapportée. Lorsque je fus arrivé au port de Maldonada, qui est une ville environ de la grandeur de Portsmouth, il n'y avait point de vaisseau dans le port prêt à partir pour Luggnagg, et il n'était pas probable qu'il y en eût de quelque temps. La ville est à peu près aussi grande que Portsmouth ; j'y fis bientôt quelques connaissances, et j'y fus très-favorablement accueilli. Un gentilhomme de distinction me dit que, puisqu'il ne partirait aucun navire pour Luggnagg que dans un mois, je ferais bien de me divertir à faire un petit voyage à l'île de Glubbdubdrib, qui n'était éloignée que de cinq lieues, vers le sud-ouest ; il s'offrit lui-même d'être de la partie avec un de ses amis, et de me fournir une petite barque.

Glubbdubdrib, selon son étymologie, signifie

l'île des Sorciers ou *Magiciens*. Elle est environ trois fois aussi large que l'île de Wight, et est très-fertile. Cette île est sous la puissance du chef d'une tribu toute composée de sorciers, qui ne s'allient qu'entre eux, et dont le prince est toujours le plus ancien de la tribu. Ce prince, ou gouverneur, a un palais magnifique et un parc d'environ trois mille acres, entouré d'un mur de pierre de taille de vingt pieds de haut. Dans ce parc il y a de petites clôtures pour les troupeaux, le blé et les jardins. Le gouverneur et sa famille sont servis par des domestiques d'une espèce assez extraordinaire. Par la connaissance qu'il a de la nécromancie, il a le pouvoir d'évoquer les esprits et de les obliger à le servir pendant vingt-quatre heures, mais sans dépasser ce temps. Il ne peut pas non plus appeler de nouveau la même personne avant trois mois, sauf dans les occasions extraordinaires.

Lorsque nous abordâmes à l'île, il était environ onze heures du matin. Un des deux gentilshommes qui m'accompagnaient alla trouver le gouverneur, et lui dit qu'un étranger souhaitait d'avoir l'honneur de saluer Son Altesse. Ce compliment fut bien reçu. Nous entrâmes dans

la cour du palais, et passâmes au milieu d'une haie de gardes, armés et habillés à l'antique, ayant dans leur contenance quelque chose qui me fit frissonner et me causa une horreur inexprimable. Nous traversâmes les appartements et rencontrâmes une foule de domestiques avant que de parvenir à la chambre du gouverneur. Après que nous lui eûmes fait trois révérences profondes, il nous fit asseoir sur de petits tabourets au pied de son trône. Comme il entendait la langue des Balnibarbes, il me fit différentes questions au sujet de mes voyages, et, pour me marquer qu'il voulait en agir avec moi sans cérémonie, il fit signe avec le doigt à tous ses gens de se retirer, et en un instant (ce qui m'étonna beaucoup) ils disparurent comme une fumée. J'eus de la peine à me rassurer; mais le gouverneur m'ayant dit que je n'avais rien à craindre, et voyant mes deux compagnons nullement embarrassés, parce qu'ils étaient faits à ces manières, je commençai à prendre courage, et racontai à Son Altesse les différentes aventures de mes voyages, non sans être troublé de temps en temps par ma sotte imagination, regardant souvent autour de moi, à gauche et à droite, et

jetant les yeux sur le lieu où j'avais vu les fantômes disparaître.

J'eus l'honneur de dîner avec le gouverneur, qui nous fit servir par une nouvelle troupe de spectres qui portaient les plats et servaient à table. Le dîner dura jusqu'au coucher du soleil, et, ayant prié Son Altesse de vouloir bien que je ne couchasse pas dans son palais, nous nous retirâmes, mes deux amis et moi, et allâmes chercher un lit dans la ville capitale, qui est proche. Le lendemain matin, nous revînmes rendre nos devoirs au gouverneur. Pendant les dix jours que nous restâmes dans cette île, je vins à me familiariser tellement avec les esprits, que je n'en eus plus peur du tout, ou du moins, s'il m'en restait encore quelque crainte, elle cédait à ma curiosité. J'eus bientôt une occasion de la satisfaire, et le lecteur pourra juger par là que je suis encore plus curieux que poltron.

Nous étions dans une chambre d'où l'on avait une vue sur le parc. Et comme mon premier désir était de voir représenter des scènes pompeuses et magnifiques, je désirai voir Alexandre le Grand à la tête de son armée, après la bataille d'Arbelles. Le gouverneur fit un

signe du doigt, et aussitôt l'armée apparut dans une vaste plaine, sous la fenêtre de la pièce où nous étions. Alexandre fut appelé dans la chambre; c'est avec la plus grande difficulté que j'entendis son grec, et il ne comprit guère le mien (11). Il m'affirma sur l'honneur qu'il n'avait pas été empoisonné, mais qu'il était mort de la fièvre, par excès de boisson.

Après lui je vis Annibal franchir les Alpes; il m'assura qu'il n'y avait pas dans son camp une goutte de vinaigre (12).

Je vis César et Pompée à la tête de leurs armées, sur le point de livrer bataille. Je désirai voir apparaître devant moi le sénat romain dans une grande pièce, et dans une autre, comme contraste, une assemblée de législateurs modernes. Les premiers me semblèrent une réunion de héros et de demi-dieux; les autres, une troupe de colporteurs, de filous, de bandits et de bretteurs.

Le gouverneur, sur ma demande, fit signe à César et à Brutus de s'avancer. Je fus frappé d'admiration et de respect à la vue de Brutus, et je n'eus pas de peine à découvrir dans toute sa contenance la vertu la plus parfaite, la plus grande intrépidité

et la plus grande fermeté, l'amour le plus pur de son pays, et un profond sentiment d'humanité. J'observai avec plaisir que ces deux personnages paraissaient vivre en bonne intelligence, et César m'avoua que toutes ses belles actions étaient au-dessous de celle de Brutus, qui lui avait ôté la vie pour délivrer Rome de sa tyrannie. J'eus l'honneur de m'entretenir longtemps avec Brutus; il me dit que son ancêtre Junius, Socrate, Épaminondas, Caton d'Utique et Thomas Morus lui tenaient perpétuellement compagnie. Ils formaient un sextumvirat auquel tous les autres siècles ne pouvaient ajouter un septième membre.

J'ennuierais le lecteur si je le fatiguais en lui citant tous les personnages illustres qui furent évoqués pour satisfaire mon insatiable désir de voir étalée devant moi chaque période de l'antiquité. Je rassasiai surtout mes yeux de la vue de ceux qui avaient détruit les tyrans, rétabli la liberté des nations opprimées. Mais il m'est impossible d'exprimer la satisfaction que j'en éprouvai, et d'en donner au lecteur un compte rendu convenable.



CHAPITRE VIII.

Suite du voyage à Glubbdubdrib. — Erreurs relevées dans l'histoire ancienne et dans l'histoire moderne.

Désireux de voir les anciens les plus célèbres pour leur esprit et leur science, je consacrai un jour à ce projet. Je demandai à voir Homère et Aristote à la tête de leurs commentateurs; mais ceux-ci étaient si nombreux que plusieurs centaines furent forcés de rester dans la cour et dans les pièces extérieures du palais. Je reconnus ces deux héros et pus les distinguer à première vue, non-seulement de la foule, mais l'un de l'autre. Homère était le plus grand et le mieux fait; il marchait assez droit pour son âge, et avait les yeux les plus vifs et les plus perçants que j'aie jamais vus (13). Aristote marchait difficilement et s'appuyait sur un bâton. Son visage était

maigre, sa chevelure plate et clair-semée, sa voix creuse. Je découvris bientôt que tous deux étaient absolument étrangers au reste de la compagnie, ne l'avaient jamais vue et n'en avaient jamais entendu parler jusque-là. Un grand fantôme, que je ne nommerai pas, me murmura à l'oreille que ces commentateurs se tenaient toujours dans des quartiers très-éloignés de l'habitation de ces auteurs : ils avaient conscience de leurs fautes et des mépris qu'ils avaient mérités, pour avoir si horriblement défiguré ces écrivains auprès de la postérité. Je présentai à Homère Eustathius et Didymus, et j'en obtins pour eux un traitement supérieur peut-être à leur mérite, car il s'aperçut bientôt qu'ils manquaient du génie nécessaire pour comprendre le grand poëte. Mais Aristote fut impatienté par ce que je lui dis de Scot et de Ramus, quand je les lui présentai, et il leur demanda si le reste des commentateurs étaient aussi stupides qu'eux.

Je priai aussitôt le gouverneur d'évoquer Descartes et Gassendi, que je décidai à expliquer leurs systèmes à Aristote. Ce grand philosophe reconnut volontiers qu'il s'était souvent trompé

en physique, parce que, comme la plupart des hommes, il avait souvent procédé par conjectures. Il trouva que Gassendi, qui avait rendu la philosophie d'Épicure aussi acceptable que possible, et Descartes, avec ses tourbillons, s'étaient également trompés; il prédit le même sort à l'attraction, que nos savants d'aujourd'hui soutiennent avec tant d'ardeur (14). « Les nouveaux systèmes de la nature ne sont, dit-il, que des modes qui varient à chaque époque; ceux mêmes qui prétendent les démontrer par des principes mathématiques n'auront qu'un moment de vogue et seront oubliés au bout d'un certain temps. »

Je passai cinq jours à converser avec d'autres savants de l'antiquité; je vis la plupart des premiers empereurs romains. J'obtins du gouverneur qu'il évoquât les cuisiniers d'Héliogabale pour nous servir un dîner, mais ils ne purent nous montrer leurs talents, faute d'instruments. Un ilote d'Agésilas nous fit un plat de brouet spartiate, mais je ne pus aller au delà de la seconde bouchée.

Les deux gentilshommes qui m'avaient conduit dans l'île étaient obligés, par leurs affaires, de repartir au bout de trois jours. J'employai ces

jours-là à voir quelques-uns des modernes qui avaient fait le plus figure, depuis deux ou trois cents ans, dans notre pays et dans d'autres contrées de l'Europe; et comme j'ai toujours eu une grande admiration pour les familles antiques et illustres, je priai le gouverneur d'évoquer une ou deux douzaines de rois, avec la série de leurs ancêtres pendant huit ou neuf générations. Mais mon désappointement fut aussi grand qu'inattendu, car, au lieu d'une longue suite de princes avec des diadèmes, je vis dans une famille deux joueurs de flûte, trois beaux courtisans et un prélat italien; dans une autre, un barbier, un abbé et deux cardinaux. Je respecte trop les têtes couronnées pour m'arrêter plus longtemps sur un sujet aussi délicat; mais je ne fus pas si scrupuleux pour les comtes, les marquis, les ducs et le reste de la noblesse. J'avoue que ce n'est pas sans plaisir que je me trouvai alors en état d'expliquer, en remontant aux originaux, les traits particuliers qui distinguent certaines familles. Je vis clairement pourquoi les unes ont un long menton, pourquoi une autre a produit des drôles pendant deux générations et des fous pendant les générations suivantes, pourquoi dans

une troisième il y a des écervelés, et dans une quatrième des fripons. Je compris enfin la raison pour laquelle Polydore Virgile avait dit au sujet de certaines maisons :

Nec vir fortis, nec fœmina casta.

Je m'expliquai comment la cruauté, le mensonge, la lâcheté sont devenus les traits caractéristiques qui distinguent certaines familles aussi bien que leurs armoiries. Je vis qui avait le premier introduit dans une noble famille la v..., propagée dans les générations suivantes en tumeurs scrofuleuses, et je ne pus pas m'en étonner quand je vis la lignée généalogique si souvent interrompue par des pages, des laquais, des cochers, des coureurs de brelans, des capitaines et des picks-pockets.

Mais c'est l'histoire moderne qui me causa le plus de dégoût. Car, après avoir consciencieusement examiné les personnes qui ont obtenu le plus d'estime dans les cours depuis un siècle, j'ai vu combien le monde était trompé par des écrivains aux plumes prostituées. Ils attribuent, dans la guerre, les plus grands exploits à des lâches, les plus sages conseils à des fous, la sincérité à

des flatteurs, des vertus romaines à des traîtres, la piété à des athées, la chasteté à des sodomites, la véracité aux nouvellistes. Combien d'innocents et d'hommes vertueux ont été condamnés à la mort ou à l'exil par la malice des factions ou par la corruption que de grands ministres pratiquaient à l'égard des juges! Combien de scélérats ont été élevés aux plus hauts emplois, ont obtenu confiance et pouvoir, dignités et richesse! Combien de changements, que d'événements arrivés dans les cours, les conseils des rois, les sénats, sont l'œuvre de débauchés, de catins, d'avortons, de parasites et de bouffons! Oh! que je conçus alors une basse idée de l'humanité! que la sagesse et la probité des hommes me parut peu de chose, en voyant la source de toutes les révolutions, le motif honteux des entreprises les plus éclatantes, les ressorts, ou plutôt les accidents imprévus et les bagatelles qui les avaient fait réussir!

Je découvris l'ignorance et la témérité de nos historiens, qui ont fait mourir du poison certains rois, qui ont osé faire part au public des entretiens secrets d'un prince avec son premier ministre, et qui ont, si on les en croit, crocheté,

pour ainsi dire, les cabinets des souverains et les secrétaireries des ambassadeurs, et sont condamnés à se tromper perpétuellement.

Ce fut là que j'appris les causes secrètes de quelques événements qui ont étonné le monde : comment une p..... avait gouverné un confident, un confident le conseil secret, et le conseil secret tout un parlement.

Un général d'armée m'avoua qu'il avait une fois remporté une victoire par sa poltronnerie et par son imprudence, et un amiral me dit qu'il avait battu malgré lui une flotte ennemie, lorsqu'il avait envie de laisser battre la sienne. Il y eut trois rois qui me dirent que, sous leur règne, ils n'avaient jamais récompensé ni élevé aucun homme de mérite, si ce n'est une fois par l'erreur ou la perfidie d'un ministre en qui ils avaient confiance. Ils me dirent qu'ils n'agiraient pas autrement s'ils revenaient à la vie, et me firent voir, avec beaucoup de raison, que la royauté ne pouvait exister sans corruption, parce que la fermeté, la confiance et le calme qu'inspire la vertu ne peuvent qu'apporter des embarras aux affaires publiques.

J'eus la curiosité de m'informer par quel

moyen un grand nombre de personnes étaient parvenues à une très-haute fortune. Je me bornai à ces derniers temps, sans néanmoins toucher au temps présent, de peur d'offenser même les étrangers (car il n'est pas nécessaire que j'avertisse que tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde point mon cher pays). On évoqua un grand nombre des personnes intéressées, et un léger examen, me fit découvrir des scènes d'une telle infamie, que je ne puis y songer sans tristesse. Le parjure, l'oppression, la subornation, la perfidie, le *pandarisme* (15), et autres faiblesses pareilles étaient les moyens les plus excusables; et pour ceux-là je me montrai, comme c'était justice, plus indulgent. Mais plusieurs confessèrent qu'ils devaient leur élévation à la sodomie et à l'inceste, ou encore à l'art de livrer leurs femmes et leurs filles; d'autres avaient fait fortune pour avoir trahi leur patrie et leur souverain, et quelques-uns pour s'être servis du poison. Après ces découvertes, je crois qu'on me pardonnera d'avoir désormais un peu moins d'estime et de vénération pour la grandeur, que j'honore et respecte naturellement, comme tous les inférieurs doivent faire à l'égard de ceux que la nature ou

la fortune ont placés dans un rang supérieur.

J'avais lu dans quelques livres que des sujets avaient rendu de grands services à leur prince et à leur patrie : j'eus envie de les voir; mais on me dit qu'on avait oublié leurs noms, et qu'on se souvenait seulement de quelques-uns, dont les historiens avaient fait mention en les faisant passer pour des traîtres et des fripons. Ces gens de bien, dont on avait oublié les noms, parurent cependant devant moi, mais avec un air humilié et en mauvais équipage; ils me dirent qu'ils étaient tous morts dans la pauvreté et dans la disgrâce, et quelques-uns même sur un échafaud.

Parmi ceux-ci, je vis un homme dont le cas me parut extraordinaire, qui avait à côté de lui un jeune homme de dix-huit ans. Il me dit qu'il avait été capitaine de vaisseau pendant plusieurs années, et que, dans le combat naval d'Actium, il avait enfoncé la première ligne, coulé à fond trois vaisseaux du premier rang, et en avait pris un de la même grandeur, ce qui avait été la seule cause de la fuite d'Antoine et de l'entière défaite de sa flotte; que le jeune homme qui était auprès de lui était son fils unique, qui avait été tué dans le combat; il ajouta que, la guerre

ayant été terminée, il vint à Rome pour solliciter une récompense et demander le commandement d'un plus gros vaisseau, dont le capitaine avait péri dans le combat ; mais que, sans avoir égard à sa demande, cette place avait été donnée à un jeune homme qui n'avait encore jamais vu la mer, au fils de Libertina, femme de chambre d'une des maîtresses de l'empereur ; qu'étant retourné sur son navire, on l'avait accusé d'avoir manqué à son devoir, et que le commandement de son vaisseau avait été donné à un page, favori du vice-amiral Publicola ; qu'il avait été alors obligé de se retirer chez lui, dans une petite terre loin de Rome, et qu'il y avait fini ses jours. Désirant savoir si cette histoire était véritable, je demandai à voir Agrippa, qui dans ce combat avait été l'amiral de la flotte victorieuse : il parut, et, me confirmant la vérité de ce récit, il y ajouta des circonstances que la modestie du capitaine avait omises.

Je fus surpris de trouver une corruption si profonde et si générale répandue dans cet empire par le luxe, qui y avait pourtant été introduit si tard. Je fus dès lors moins étonné de voir se renouveler de pareils malheurs dans

d'autres pays où les vices de toute espèce ont duré bien plus longtemps, où, d'ailleurs, tout l'honneur, comme tout le butin, a été confisqué par le principal chef, qui avait peut-être aussi peu de droit à l'un qu'à l'autre.

Comme chacun des personnages qu'on évoquait paraissait tel qu'il avait été dans le monde, je vis avec douleur combien, depuis cent ans, le genre humain avait dégénéré; combien la débauche, avec toutes ses conséquences, avait altéré les traits du visage, rapetissé les corps, retiré les nerfs, relâché les muscles, effacé les couleurs et corrompu la chair des Anglais.

Je voulus voir enfin quelques-uns de nos anciens paysans, dont on vante la simplicité, la sobriété, la justice, l'esprit de liberté, la valeur et l'amour pour la patrie. Je les vis, et ne pus m'empêcher d'être ému en comparant les morts avec les vivants. Combien les vertus natives des Anglais ont été corrompues par leurs petits-fils! Pour quelques pièces de monnaie, ceux-ci, par la vente de leurs votes et par leurs tripotages dans les élections, ont acquis tous les vices et toute la dépravation qui peut s'apprendre dans une cour (16).



CHAPITRE IX.

Retour de l'auteur à Maldonada. — Il fait voile pour le royaume de Luggnagg. — A son arrivée, il est arrêté et conduit à la cour. — Comment il y est reçu. — Grande douceur du roi pour ses sujets.



LE jour de notre départ étant arrivé, je pris congé de son altesse le gouverneur de Glubbdrubdrib, et retournai avec mes deux compagnons à Maldonada, où, après avoir attendu quinze jours, je m'embarquai enfin dans un navire qui partait pour Luggnagg. Les deux gentilshommes, et quelques autres personnes encore, eurent l'honnêteté de me fournir les provisions nécessaires pour ce voyage, et de me conduire jusqu'à bord. Nous essuyâmes une violente tempête, et fûmes contraints de gouverner au nord, pour pouvoir jouir d'un certain vent marchand qui souffle en cet endroit dans l'espace de soixante lieues. Le

21 avril 1709, nous entrâmes dans la rivière de Clumegnig, qui est une ville port de mer au sud-est de Luggnagg. Nous jetâmes l'ancre à une lieue de la ville, et donnâmes le signal pour faire venir un pilote. En moins d'une demi-heure il en vint deux à bord, qui nous guidèrent au milieu des écueils et des rochers, qui sont très-dangereux dans cette rade, et dans le passage qui conduit à un bassin où les vaisseaux sont en sûreté, et qui est éloigné des murs de la ville de la longueur d'un câble.

Quelques-uns de nos matelots, soit par trahison, soit par imprudence, dirent aux pilotes que j'étais un étranger et un grand voyageur. Ceux-ci en avertirent le commis de la douane, qui me fit diverses questions dans la langue balnibarbienne, qui est entendue en cette ville à cause du commerce, et surtout par les gens de mer et les douaniers. Je lui répondis en peu de mots, et lui fis une histoire aussi vraisemblable et aussi suivie qu'il me fut possible; mais je crus qu'il était nécessaire de déguiser mon pays et de me dire Hollandais, ayant dessein d'aller au Japon, où je savais que les Hollandais seuls étaient reçus. Je dis donc au commis qu'ayant

fait naufrage à la côte des Balnibarbes, et ayant échoué sur un rocher, j'avais été dans l'île volante de Laputa, dont il avait souvent entendu parler, et que maintenant je songeais à me rendre au Japon, afin de pouvoir retourner de là dans mon pays. Le commis me dit qu'il était obligé de m'arrêter jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de la cour, où il allait écrire immédiatement, et d'où il espérait recevoir réponse dans quinze jours. On me donna un logement convenable, et on mit une sentinelle à ma porte. J'avais un grand jardin pour me promener, et je fus traité assez bien aux dépens du roi. Plusieurs personnes me rendirent visite, excitées par la curiosité de voir un homme qui venait d'un pays très-éloigné, dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Je fis marché avec un jeune homme de notre vaisseau pour me servir d'interprète. Il était natif de Luggnagg; mais ayant passé plusieurs années à Maldonada, il savait parfaitement les deux langues. Avec son secours, je fus en état d'entretenir tous ceux qui me faisaient l'honneur de me venir voir, c'est-à-dire d'entendre leurs questions et de leur faire entendre mes réponses.

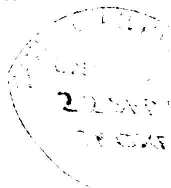
Celle de la cour vint au bout de quinze jours, comme on l'attendait. Elle portait un ordre de me faire conduire avec ma suite par un détachement de dix chevaux à Traldragdubh ou Trildrogdrib, car, autant que je m'en puis souvenir, on prononce des deux manières. Toute ma suite consistait en ce pauvre garçon qui me servait d'interprète, et que j'avais pris à mon service. On fit partir devant nous un courrier qui nous devança d'une demi-journée, pour donner avis au roi de mon arrivée prochaine, et pour demander à Sa Majesté le jour et l'heure que je pourrais avoir l'honneur et le plaisir de *lécher la poussière du pied de son trône.*

C'est le style de la cour, et je vis bientôt que ce n'était pas une vaine formule, car, deux jours après mon arrivée, quand j'eus audience, on commença par me faire coucher, ramper sur le ventre, et balayer le plancher avec ma langue à mesure que j'avançais vers le trône du roi (17); mais, parce que j'étais étranger, on avait eu l'honnêteté de nettoyer le plancher de manière que la poussière ne me pût faire de peine. C'était une grâce particulière qui ne s'accordait pas même aux personnes du premier rang, lorsqu'elles

avaient l'honneur d'être reçues à l'audience de Sa Majesté; quelquefois même on laissait exprès le plancher très-sale et très-couvert de poussière, lorsque ceux qui venaient à l'audience avaient des ennemis à la cour. J'ai une fois vu un seigneur avoir la bouche si pleine de poussière, et si souillée de l'ordure qu'il avait recueillie avec sa langue, que, quand il fut parvenu au trône, il lui fut impossible d'articuler un seul mot. A ce malheur il n'y a point de remède, car il est défendu, sous des peines très-graves, de cracher ou de s'essuyer la bouche en présence du roi. Il y a même, en cette cour, un autre usage que je ne puis du tout approuver : lorsque le roi veut faire mourir quelque seigneur ou quelque courtisan d'une manière qui ne le déshonore point, il fait jeter sur le plancher une certaine poudre brune qui est empoisonnée, et qui ne manque point de le faire crever doucement et sans éclat au bout de vingt-quatre heures; mais, pour rendre justice à ce prince, à sa grande douceur, et à la bonté qu'il a de ménager la vie de ses sujets, il faut dire, à son honneur, qu'après de semblables exécutions, il a coutume d'ordonner très-expressément de

bien balayer le plancher; en sorte que, si ses domestiques l'oubliaient, ils courraient risque de tomber dans sa disgrâce. Je le vis un jour condamner un petit page à être bien fouetté pour avoir malicieusement négligé d'avertir de balayer dans le cas dont il s'agit, ce qui avait été cause qu'un jeune seigneur de grande espérance avait été empoisonné; mais le prince, plein de bonté, voulut bien encore pardonner au petit page et lui épargner le fouet.

Pour revenir à moi, lorsque je fus à quatre pas du trône de Sa Majesté, je me levai sur mes genoux, et, après avoir frappé sept fois la terre de mon front, je prononçai les paroles suivantes, que la veille on m'avait fait apprendre par cœur : *Inckpling gloffthrobb squut scrumm blhiop mlashnalt, zwin tnodbalkuffhslhiophad gurdlubh asht!* C'est un formulaire établi par les lois de ce royaume pour tous ceux qui sont admis à l'audience, et qu'on peut traduire ainsi : *Puisse Votre céleste Majesté survivre au soleil pendant onze lunes et demie!* Le roi me fit une réponse que je ne compris point, et à laquelle je fis cette réplique comme on me l'avait apprise : *Fluft drin yalerick dwuldom prastrad mirpush;* c'est-



à-dire, *Ma langue est dans la bouche de mon ami*. Je fis entendre par là que je désirais me servir de mon interprète : alors on fit entrer ce jeune garçon dont j'ai parlé, et, avec son secours, je répondis à toutes les questions que Sa Majesté me fit pendant une demi-heure. Je parlais balnibarbien, et mon interprète rendait mes paroles en luggnaggien.

Le roi prit beaucoup de plaisir à mon entretien, et ordonna à son *bliffmarklub* ou chambellan de faire préparer un logement dans son palais pour moi et mon interprète, et de me donner une somme par jour pour ma table, avec une bourse pleine d'or pour mes menus plaisirs.

Je demeurai trois mois en cette cour, pour obéir à Sa Majesté, qui me combla de ses bontés, et me fit des offres très-gracieuses pour m'engager à m'établir dans ses États; mais je crus devoir le remercier, et songer plutôt à retourner dans mon pays, pour y finir mes jours auprès de ma femme et de mes enfants.



CHAPITRE X.

Éloge des Luggnaggiens. — Description détaillée des *struldbruggs*, avec plusieurs conversations entre l'auteur et d'éminents personnages sur ce sujet.



LES Luggnaggiens sont un peuple très-poli et très-brave, et, quoiqu'ils aient un peu de cet orgueil qui est commun à toutes les nations de l'Orient, ils sont néanmoins honnêtes et civils à l'égard des étrangers, et surtout de ceux qui ont été bien reçus à la cour.

Je fis connaissance et je me liai avec des personnes du grand monde et du bel air; et, par le moyen de mon interprète, j'eus souvent avec eux des entretiens agréables et instructifs.

Un d'eux me demanda un jour si j'avais vu quelques-uns de leurs *struldbruggs* ou immortels. Je lui répondis que non, et que j'étais fort

curieux de savoir comment on avait pu donner ce nom à des humains; il me dit que quelquefois (quoique rarement) il naissait dans une famille un enfant avec une tache rouge et ronde, placée directement sur le sourcil gauche, et que cette heureuse marque le préservait de la mort; que cette tache était d'abord de la largeur d'une petite pièce d'argent (que nous appelons en Angleterre un *three pence*), et qu'ensuite elle croissait et changeait même de couleur; à l'âge de douze ans, elle était verte jusqu'à vingt, qu'elle devenait bleue; à quarante-cinq ans, elle devenait tout à fait noire, et aussi grande qu'un *schelling*, et ensuite ne changeait plus. Il ajouta qu'il naissait si peu de ces enfants marqués au front, qu'on comptait à peine onze cents immortels de l'un et de l'autre sexe dans tout le royaume; qu'il y en avait environ cinquante dans la capitale, et que depuis trois ans il n'était né qu'un enfant de cette espèce, qui était une jeune fille; que la naissance d'un immortel n'était point attachée à une famille préférablement à une autre; que c'était un présent de la nature ou du hasard, et que les enfants mêmes des *struldbruggs* naissaient mortels comme les

enfants des autres hommes, sans avoir aucun privilége.

J'avoue franchement que ce récit me causa la joie la plus vive, et la personne qui me le faisait entendant la langue des Balnibarbes, que je parlais aisément, je lui témoignai mon admiration et ma joie dans les termes les plus expressifs, et même les plus outrés. Je m'écriai, comme dans une espèce de ravissement et d'enthousiasme : Heureuse nation, dont tous les enfants à naître peuvent prétendre à l'immortalité ! Heureuse contrée, où les exemples de l'ancien temps subsistent toujours, où la vertu des premiers siècles n'a point péri, et où les premiers hommes vivent encore et vivront éternellement pour donner des leçons de sagesse à tous leurs descendants ! Mais heureux surtout ces grands *struldbruggs*, qui ont le privilége de ne point mourir, et que, par conséquent, l'idée de la mort n'intimide point, n'affaiblit point, n'abat point.

Je témoignai ensuite que j'étais surpris de n'avoir encore vu aucun de ces immortels à la cour ; que, s'il y en avait, la marque glorieuse empreinte sur leur front m'aurait sans doute

frappé les yeux. Un prince aussi judicieux que Sa Majesté ne pouvait pas se priver d'un si grand nombre de sages conseillers. Mais peut-être que la vertu rigide de ces vieillards l'importunerait et blesserait les yeux de sa cour; car nous éprouvons souvent que les jeunes gens sont trop présomptueux et trop légers pour se laisser guider par la raison d'hommes plus âgés. Quoi qu'il en soit, puisque le roi me permettait un libre accès auprès de sa personne, j'étais résolu d'en parler à Sa Majesté par mon interprète, à la première occasion qui s'offrirait, et, soit qu'elle déférât à mes avis ou non, j'accepterais en tout cas l'établissement qu'elle avait eu la bonté de m'offrir dans ses États, afin de pouvoir passer le reste de mes jours dans la compagnie illustre de ces hommes immortels, pourvu qu'ils daignassent souffrir la mienne.

Celui à qui j'adressai la parole (parce que, comme je l'ai déjà marqué, il parlait la langue des Balnibarbes), me regardant alors avec un sourire qui marquait que mon ignorance lui faisait pitié, me répondit qu'il était ravi que je voulusse bien rester dans le pays, et me demanda la permission d'expliquer à la compagnie ce que

je venais de lui dire. Il le fit, et, pendant quelque temps, ils s'entretinrent ensemble, dans leur langage, que je n'entendais point ; je ne pus même lire ni dans leurs gestes, ni dans leurs yeux, l'impression que mon discours avait faite sur leurs esprits. Enfin, la même personne qui m'avait parlé jusque-là me dit poliment que ses amis étaient charmés de mes réflexions judicieuses sur le bonheur et les avantages de l'immortalité ; mais qu'ils souhaitaient savoir quel système de vie je me ferais, et quelles seraient mes occupations et mes vues si la nature m'avait fait naître *struldbrugg*.

A cette question je répondis qu'il était facile d'être éloquent sur un sujet aussi agréable, spécialement pour moi, qui m'étais souvent amusé à m'imaginer ce que je ferais si j'étais un roi, un général ou un ministre d'État ; que, par rapport à l'immortalité, j'avais aussi quelquefois médité sur la conduite que je tiendrais si j'avais à vivre éternellement.

Je dis donc que, si j'avais eu l'avantage de naître *struldbrugg*, aussitôt que j'aurais pu connaître mon bonheur et savoir la différence qu'il y a entre la vie et la mort, j'aurais d'abord mis

tout en œuvre pour devenir riche, et qu'à force d'économie et d'adresse j'aurais pu espérer me voir un peu à mon aise au bout de deux cents ans; en second lieu, je me serais appliqué si sérieusement à l'étude dès mes premières années, que j'aurais pu me flatter de devenir un jour le plus savant homme de l'univers; j'aurais remarqué avec soin tous les grands événements; j'aurais observé avec attention tous les princes et tous les ministres d'État qui se succèdent les uns aux autres, et aurais eu le plaisir de comparer tous leurs caractères, et de faire sur ce sujet les plus belles réflexions du monde; j'aurais tracé un mémoire fidèle et exact de toutes les révolutions de la mode et du langage, et des changements arrivés aux coutumes, aux lois, aux mœurs, aux plaisirs même; par cette étude et ces observations, je serais devenu à la fin un magasin d'antiquités, un registre vivant, un trésor de connaissances, un dictionnaire parlant, l'oracle perpétuel de mes compatriotes et de tous mes contemporains.

« Dans cet état, ajoutai-je, je ne me marierais point, et je mènerais une vie de garçon, gaiement, librement, mais avec économie. Je m'oc-

cuperais à former l'esprit de quelques jeunes gens, en leur faisant part de mes lumières et de ma longue expérience. Mes vrais amis, mes compagnons, mes confidents, seraient mes illustres confrères les *struldbruggs*, dont je choisirais une douzaine parmi les plus anciens, pour me lier plus étroitement avec eux. Si quelques-uns manquaient de fortune, je les logerais convenablement dans mes propriétés, et j'en aurais toujours quelques-uns à ma table. Je ne laisserais pas de fréquenter aussi quelques mortels de mérite, que je m'accoutumerais à voir mourir sans chagrin et sans regret, leur postérité me consolant de leur mort; ce pourrait même être pour moi un spectacle assez agréable, de même qu'un fleuriste prend plaisir à voir les tulipes et les œillets de son jardin naître, mourir et renaître. Nous nous communiquerions mutuellement, entre nous autres *struldbruggs*, toutes les remarques et observations que nous aurions faites sur la cause et les progrès de la corruption du genre humain. Nous en composerions un beau traité de morale, plein de leçons utiles et capables d'empêcher la nature humaine de dégénérer, comme elle fait de jour en jour, et comme on

le lui reproche depuis deux mille ans. Quel spectacle noble et ravissant que de voir de ses propres yeux les décadences et les révolutions des empires, la face de la terre renouvelée, les villes superbes transformées en viles bourgades, ou tristement ensevelies sous leurs ruines honteuses ; les villages obscurs devenus le séjour des rois et de leurs courtisans ; les fleuves célèbres changés en petits ruisseaux ; l'Océan baignant d'autres rivages ; la découverte d'autres contrées encore inconnues ; la barbarie inondant les nations les plus polies, et les peuples barbares devenus civilisés ! J'aurais vu la découverte de la longitude, du mouvement perpétuel, du remède universel, et une foule d'autres inventions tout à fait perfectionnées.

Quelles admirables découvertes ne ferions-nous pas dans l'astronomie ! Nous pourrions survivre à nos observations, en assistant aux changements du soleil, de la lune et des étoiles.

Je m'étendis sur un grand nombre d'autres sujets, avec les développements que pouvait facilement me fournir le désir si naturel de l'immortalité et du bonheur sur la terre.

Lorsque j'eus fini mon discours, celui qui seul

l'avait entendu se tourna vers la compagnie, et lui en fit le précis dans le langage du pays; après quoi ils se mirent à raisonner ensemble, non sans rire quelquefois à mes dépens. Enfin cette même personne qui avait été mon interprète me dit avoir été priée par ses compagnons de m'avertir de mes erreurs. Je n'étais pas d'ailleurs responsable de ces méprises, qu'il fallait attribuer à la faiblesse de l'intelligence humaine. Ces *struldbruggs* ne se trouvaient, en effet, que dans leur pays; il n'en existait ni dans le royaume de Balnibarbe, ni dans celui du Japon, où il avait eu l'honneur d'aller comme ambassadeur de Sa Majesté ; il avait trouvé les habitants de ces deux pays très-peu disposés à admettre l'existence de ces immortels, et mon étonnement, quand on m'en avait parlé pour la première fois, montrait que le fait était nouveau pour moi, et me paraissait également incroyable. Dans ces deux royaumes, où il avait longtemps séjourné, il avait observé qu'une longue vie était un désir naturel et commun à tous les hommes; que celui qui avait un pied dans le tombeau s'efforçait de se tenir ferme sur l'autre; que le vieillard le plus courbé se représentait

toujours un lendemain et un avenir, et n'envisageait la mort que comme un mal éloigné et à fuir; mais que dans l'île de Luggnagg on pensait bien autrement, et que l'exemple familier et la vue continuelle des *struldbruggs* avaient préservé les habitants de cet amour insensé de la vie. Le système que j'avais si longuement développé était déraisonnable et injuste. Il supposait un état perpétuel de jeunesse, de santé et de vigueur, et aucun homme ne pouvait être assez fou, pour compter sur cet avantage, si extravagants que fussent ses désirs; il ne s'agissait donc pas de savoir si un homme voudrait être toujours dans la fleur de la jeunesse, et jouissant toujours du bonheur et de la santé, mais plutôt comment un homme passerait une vie éternelle avec tous les désavantages que la vieillesse entraîne après elle. Peu d'hommes, sans doute, voudraient devenir immortels à de si dures conditions, et pourtant à Balnibarbe, comme dans le Japon, il avait remarqué que chacun voulait retarder le plus possible le terme de son existence, et il n'avait jamais rencontré personne qui désirât mourir, excepté ceux qui y étaient poussés par la violence de la douleur ou

des tortures. Enfin, il me demanda si dans les divers pays que j'avais parcourus, comme dans le mien, je n'avais pas trouvé partout les mêmes dispositions.

Après ce préambule, il me fit le portrait des *struldbruggs*, et me dit qu'ils ressemblaient aux mortels et vivaient comme eux jusqu'à l'âge de trente ans; qu'après cet âge, ils tombaient peu à peu dans une mélancolie noire, qui augmentait toujours jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de quatre-vingts ans. Il le tenait de leur propre aveu, car il n'y avait que deux ou trois de ces immortels qui fussent nés de son temps, et c'était trop peu pour en tirer une observation générale. Arrivés à quatre-vingts ans, ce qui est dans ce pays la limite ordinaire de la vie, ils n'étaient pas seulement sujets à toutes les infirmités, à toutes les misères et à toutes les faiblesses des vieillards de cet âge, mais l'idée affligeante de l'éternelle durée de leur misérable caducité les tourmentait à un point que rien ne pouvait les consoler. Ils n'étaient pas seulement, comme tous les autres vieillards, entêtés, bourrus, avares, chagrins, babillards, mais ils n'aimaient qu'eux-mêmes, ils renonçaient aux

douceurs de l'amitié, et n'avaient plus même de tendresse pour leurs enfants, et au delà de la troisième génération ils ne reconnaissaient plus leur postérité. L'envie et la jalousie les dévoraient sans cesse; la vue des plaisirs sensibles dont jouissent les jeunes mortels, leurs amusements, leurs amours, leurs exercices, les faisaient en quelque sorte mourir à chaque instant; tout, jusqu'à la mort même des vieillards qui payaient leur tribut à la nature, excitait leur envie et les plongeait dans le désespoir; pour cette raison, toutes les fois qu'ils voyaient faire des funérailles, ils maudissaient leur sort et se plaignaient amèrement de la nature, qui leur avait refusé la douceur de mourir, de finir leur course ennuyeuse et d'entrer dans un repos éternel. Ils n'étaient plus alors en état de cultiver leur esprit et d'orner leur mémoire; ils se ressouvenaient tout au plus de ce qu'ils avaient vu et appris dans leur jeunesse et dans leur virilité. Les moins misérables et les moins à plaindre étaient ceux qui radotaient, qui avaient tout à fait perdu la mémoire et étaient réduits à l'état de l'enfance : au moins on prenait alors pitié de leur triste situation, et on leur

donnait tous les secours dont ils avaient besoin.

« Lorsqu'un *struldbrugg*, ajouta-t-il, s'est marié à une *struldbrugge*, le mariage, selon les lois de l'État, est dissous dès que le plus jeune des deux est parvenu à l'âge de quatre-vingts ans. Il est juste que de malheureux humains, condamnés malgré eux, et sans l'avoir mérité, à vivre éternellement, ne soient pas encore, pour surcroît de disgrâce, obligés de vivre avec une femme éternelle. Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'après avoir atteint cet âge fatal, ils sont regardés comme morts civilement. Leurs héritiers s'emparent de leurs biens; on ne leur réserve qu'une faible somme pour leur nourriture; et les pauvres sont entretenus aux frais de l'État. Après cette période ils ne peuvent exercer ni charge, ni emploi, ne peuvent négocier, ne peuvent contracter, ne peuvent acheter ni vendre, et leur témoignage même n'est point reçu en justice. Mais lorsqu'ils sont parvenus à quatre-vingt-dix ans, toutes leurs dents et tous leurs cheveux tombent; ils perdent le goût des aliments, et ils boivent et mangent sans aucun plaisir; leurs incommodités continuent, sans augmenter ni diminuer; ils perdent la mémoire des choses les

plus aisées à retenir, et oublient le nom de leurs amis et quelquefois leur propre nom. Il leur est, pour cette raison, inutile de s'amuser à lire, puisque, lorsqu'ils veulent lire une phrase de quatre mots, ils oublient les deux premiers tandis qu'ils lisent les deux derniers, et cette infirmité leur enlève le seul plaisir qu'ils pourraient encore goûter. Par la même raison, il leur est impossible de s'entretenir avec personne. D'ailleurs, la langue de ce pays étant sujette à de fréquents changements, les *struldbruggs* nés dans un siècle ont beaucoup de peine à entendre le langage des hommes nés dans un autre siècle, et ils sont toujours comme étrangers dans leur patrie.

Tel fut le détail qu'on me fit au sujet des immortels de ce pays, autant du moins que je peux m'en souvenir. J'en vis dans la suite cinq ou six de différents âges, dont les plus jeunes avaient deux cents ans; ils me furent amenés à diverses reprises par mes amis; mais, quoiqu'on leur eût dit que j'étais un grand voyageur et que j'avais vu le monde, ils n'eurent pas la moindre curiosité de m'adresser quelques questions. Ils me demandèrent seulement de leur donner un

slumskudask ou un souvenir. C'est une manière détournée de demander l'aumône, pour échapper à la loi qui le leur défend, puisqu'ils vivent aux dépens du public; il est vrai que l'État leur donne bien peu de chose.

Ils sont méprisés et haïs de tout le monde. Quand il en naît un dans une famille, c'est un sujet de tristesse, et leur naissance est très-exactement signalée; il est donc facile de connaître leur âge en consultant le registre, qui cependant ne remonte pas à plus de mille ans, soit qu'on ait négligé d'en tenir auparavant, soit qu'ils aient été détruits dans les guerres civiles. Mais le moyen le plus ordinaire de savoir leur âge, c'est de leur demander de quels rois ou de quels grands personnages ils se souviennent, et de consulter ensuite l'histoire: car le dernier prince qu'ils se rappellent est infailliblement celui qui régnait quand ils avaient quarante ans.

C'est le spectacle le plus humiliant que j'aie jamais vu, et les femmes étaient plus horribles que les hommes. Outre les infirmités habituelles à la vieillesse, ils prenaient avec les années l'apparence de véritables spectres; c'était une dif-

formité indescriptible, et, parmi les six que j'ai vus, j'ai tout de suite distingué le plus âgé, quoi qu'il n'y eût pas entre eux plus de cent ou deux cents ans de différence.

Le lecteur peut bien croire que je perdis alors tout à fait l'envie de devenir immortel à ce prix. J'eus bien de la honte de toutes les folles imaginations auxquelles je m'étais abandonné sur le système d'une vie éternelle en ce bas monde.

Le roi ayant appris ce qui s'était passé dans l'entretien que j'avais eu avec ceux dont j'ai parlé, rit beaucoup de mes idées sur l'immortalité et de l'envie que j'avais portée aux *struldbruggs*. Il me demanda ensuite sérieusement si je ne voudrais en mener deux ou trois dans mon pays pour guérir mes compatriotes du désir de vivre et de la peur de mourir. Dans le fond, j'aurais été fort aise qu'il m'eût fait ce présent; mais, par une loi fondamentale du royaume, il est défendu aux immortels d'en sortir.

Je ne puis m'empêcher de reconnaître que les lois relatives aux *struldbruggs* étaient fondées sur les raisons les plus fortes, et telles que tout autre pays serait forcé de les adopter, dans les mêmes circonstances. Autrement, l'avarice étant

la conséquence nécessaire de la vieillesse, ces immortels deviendraient à la longue propriétaires de tout le pays, et mettraient en péril le pouvoir de l'État, qui, faute d'être bien gouverné, entraînerait la ruine publique.





CHAPITRE XI.

L'auteur part de l'île de Luggnagg pour se rendre au Japon, où il s'embarque sur un vaisseau hollandais. — Il arrive à Amsterdam et de là passe en Angleterre.



JE m'imagine que tout ce que je viens de raconter des *struldbruggs* n'aura point ennuyé le lecteur. Ce récit est un peu en dehors des choses ordinaires; au moins, pour ma part, je puis assurer que je n'ai rien trouvé de pareil dans celles que j'ai lues. En tous cas, si ce sont des redites et des choses déjà connues, je prie de considérer que des voyageurs, sans se copier les uns les autres, peuvent fort bien raconter les mêmes choses, lorsqu'ils ont été dans les mêmes pays.

Comme il y a un très-grand commerce entre le royaume de Luggnagg et l'empire du Japon, il est à croire que les auteurs japonais n'ont pas oublié dans leurs livres de faire mention de ces *struldbruggs*. Mais le séjour que j'ai fait au Ja-

pon ayant été très-court, et n'ayant, d'ailleurs, aucune teinture de la langue japonaise, je n'ai pu savoir sûrement si cette matière a été traitée dans leurs livres. Quelque Hollandais pourra un jour nous apprendre ce qu'il en est.

Le roi de Luggnagg m'ayant souvent pressé, mais inutilement, de rester dans ses États, eut enfin la bonté de m'accorder mon congé, et me fit même l'honneur de me donner une lettre de recommandation, écrite de sa propre main, pour Sa Majesté l'empereur du Japon. En même temps il me fit présent de quatre cent quarante-quatre pièces d'or (les habitants de ce pays affectionnant tout particulièrement les nombres pairs) et d'un diamant rouge que je vendis en Angleterre onze cents livres. Le 6 de mai 1709, je pris congé, en cérémonie, de Sa Majesté, et dis adieu à tous les amis que j'avais à sa cour. Ce prince me fit conduire par un détachement de ses gardes jusqu'au port de Glanguenstald, situé au sud-ouest de l'île. Au bout de six jours, je trouvai un vaisseau prêt à me transporter au Japon ; je montai sur ce vaisseau, et, notre voyage ayant duré cinquante jours, nous débarquâmes à un petit port nommé Xamoschi, au sud-ouest du Japon.

Je fis voir d'abord aux officiers de la douane la lettre dont j'avais l'honneur d'être chargé de la part du roi de Luggnagg pour Sa Majesté japonaise ; ils reconnurent tout d'un coup le sceau de Sa Majesté luggnaggienne, dont l'empreinte représentait *un roi relevant de terre un mendiant estropié.*

Les magistrats de la ville, sachant que j'étais porteur de cette auguste lettre, me traitèrent en ministre, et me fournirent une voiture pour me transporter à Yedo, qui est la capitale de l'Empire. Là, j'eus audience de Sa Majesté impériale, et l'honneur de lui présenter ma lettre, qu'on ouvrit avec de grandes cérémonies, et que l'Empereur se fit aussitôt expliquer par son interprète. Alors Sa Majesté me fit dire, par ce même interprète, que j'eusse à lui demander quelque grâce, et qu'en considération de son très-cher frère le roi de Luggnagg, il me l'accorderait aussitôt.

Cet interprète, qui était ordinairement employé dans les affaires du commerce avec les Hollandais, connut aisément à mon air que j'étais Européen, et, pour cette raison, me rendit en langue hollandaise les paroles de Sa Majesté. Je répon-

dis que j'étais un marchand de Hollande qui avait fait naufrage dans une mer éloignée; que depuis j'avais fait beaucoup de chemin par terre et par mer pour me rendre à Luggnagg, et de là dans l'empire du Japon, où je savais que mes compatriotes les Hollandais faisaient commerce, ce qui me pourrait procurer l'occasion de retourner en Europe ; que je suppliais donc Sa Majesté de me faire conduire en sûreté à Nangasaki. Je pris en même temps la liberté de lui demander encore une autre grâce, ce fut qu'en considération du roi de Luggnagg, qui me faisait l'honneur de me protéger, on voulût bien me dispenser de la cérémonie qu'on faisait pratiquer à ceux de mon pays, et ne point me contraindre à *fouler aux pieds le crucifix*, n'étant venu au Japon que pour passer en Europe, et non pour y trafiquer.

Lorsque l'interprète eut exposé à Sa Majesté japonaise cette dernière grâce que je demandais, elle parut surprise de ma proposition, et répondit que j'étais le premier homme de mon pays à qui un pareil scrupule fût venu à l'esprit; ce qui le faisait un peu douter que je fusse véritablement Hollandais, comme je l'avais assuré, et

le faisait plutôt soupçonner que j'étais chrétien. Cependant l'empereur, goûtant la raison que je lui avais alléguée, et ayant principalement égard à la recommandation du roi de Luggnagg, voulut bien, par bonté, compatir à ma faiblesse et à ma singularité, pourvu que je gardasse des mesures pour sauver les apparences; il me dit qu'il donnerait ordre aux officiers préposés pour faire observer cet usage de me laisser passer et de faire semblant de m'avoir oublié. Il ajouta qu'il était de mon intérêt de tenir la chose secrète, parce qu'infailliblement les Hollandais, mes compatriotes, me poignarderaient dans le voyage, s'ils venaient à savoir la dispense que j'avais obtenue et le scrupule injurieux que j'avais eu de les imiter.

Je rendis de très-humbles actions de grâces à Sa Majesté de cette faveur singulière, et, quelques troupes étant alors en marche pour se rendre à Nangasaki, l'officier commandant eut ordre de me conduire en cette ville, avec une instruction secrète sur l'affaire du crucifix.

Le neuvième jour de juin 1709, après un voyage long et pénible, j'arrivai à Nangasaki, où je rencontrai une compagnie de Hollandais

qui étaient partis d'Amsterdam sur l'*Amboyne*, gros vaisseau de quatre cent cinquante tonneaux, et qui étaient prêts à s'embarquer pour leur retour. J'avais passé un temps considérable en Hollande, ayant fait mes études à Leyde, et je parlais fort bien la langue de ce pays. On me fit plusieurs questions sur mes voyages, auxquelles je répondis comme il me plut. Je soutins parfaitement au milieu d'eux le personnage de Hollandais; je me donnai des amis et des parents dans les Provinces-Unies, et me dis natif de la province de Gueldre.

J'étais disposé à donner au capitaine du vaisseau, qui était un certain Théodore Vangrult, tout ce qu'il lui aurait plu de me demander pour mon passage; mais, ayant su que j'étais chirurgien, il se contenta de la moitié du prix ordinaire, à condition que j'exercerais ma profession dans le vaisseau.

Avant que de nous embarquer, quelques-uns de la troupe m'avaient souvent demandé si j'avais pratiqué la cérémonie, et j'avais toujours répondu en général que j'avais fait tout ce qui était nécessaire. Cependant, un malicieux coquin de l'équipage s'avisa de me montrer à l'of-

ficier japonais, et de dire : *Il n'a point foulé aux pieds le crucifix*. L'officier, qui avait un ordre secret de ne le point exiger de moi, lui répliqua par vingt coups de canne qu'il déchargea sur ses épaules; en sorte que personne ne fut d'humeur, après cela, de me faire des questions sur la cérémonie.

Il ne se passa rien dans notre voyage qui mérite d'être rapporté. Nous fîmes voile avec un vent favorable, et mouillâmes au cap de Bonne-Espérance pour y faire aiguade. Le 16 d'avril 1710, nous débarquâmes à Amsterdam. Nous n'avions perdu que trois hommes, de maladie, dans le voyage, et un quatrième tombé du haut du mât, près de la côte de Guinée. D'Amsterdam je m'embarquai bientôt pour l'Angleterre sur un petit bâtiment hollandais.

Le 16 avril nous arrivâmes aux Dunes. Je débarquai le lendemain matin, et revis encore une fois ma patrie, après une absence d'un an et six mois. Je me rendis en toute hâte à Redriff, où j'arrivai le même jour à deux heures de l'après-midi; j'y trouvai ma femme et mes enfants en bonne santé.



NOTES

Ce troisième voyage présentera peut-être aux lecteurs moins d'attraits que les précédents. La satire de Swift s'adresse cette fois à des ridicules plus spéciaux, et quelques-unes de ses attaques sont assez mal réussies. Il a voulu se moquer de l'engouement que les Anglais éprouvaient pour les sciences exactes et pour la musique, représentées alors par deux grands génies, Newton et Handel. Mais Swift, qui ne connaissait pas la musique, a dû se borner sur ce point à des railleries qui n'ont guère ni finesse ni gaieté; quant aux mathématiques, il tombe dans une exagération que rien ne justifie. L'évocation des ombres ne donne pas davantage lieu à des traits originaux; Swift reste bien au-dessous de Lucien et de Rabelais. Ses remarques sur les commentateurs sont une vengeance des ennuis causés par les études de l'Université; elles mériteraient à peine d'être signalées, si la faveur dont jouit aujourd'hui le pédantisme germanique ne leur donnait un certain intérêt d'actualité. Swift a été plus heureux dans le chapitre sur les faiseurs de projets : ses contemporains pouvaient y retrouver le souvenir des nombreuses folies enfantées par l'esprit de spéculation qui s'empara de l'Angleterre lorsque fut créée la fameuse

compagnie de la mer du Sud, entreprise semblable à celle de Law, accueillie avec le même enthousiasme et suivie des mêmes catastrophes.

NOTE 1, page 7. — Cette attaque contre les Hollandais, renouvelée à la fin du même voyage, à propos du crucifix que Gulliver refuse de fouler aux pieds, répond à la haine que la Hollande inspirait alors à l'Angleterre. Cette haine, créée par la rivalité commerciale, était encore plus vive chez ceux qui, comme Swift, étaient restés partisans des Stuarts, renversés par Guillaume d'Orange.

NOTE 2, page 15. — Ici commencent les railleries contre les astronomes et les musiciens.

NOTE 3, page 16. — Allusion aux distractions bien connues de Newton; elles étaient aussi célèbres en Angleterre que l'ont été chez nous celles d'Ampère.

NOTE 4, page 24. — C'est encore Newton que Swift veut attaquer. On sait que cet illustre mathématicien a fait un commentaire de l'Apocalypse. Mais ce que Swift ne lui pardonnait pas, c'est d'avoir, comme directeur de la monnaie, fait au Parlement un rapport en faveur de Wood, qui avait obtenu une patente pour donner à l'Irlande une monnaie de billon. C'est contre Wood que Swift publia les fameuses *Lettres d'un Drapier*.

NOTE 5, page 35. — Nous avons ici donné une figure qui n'est pas dans le texte, mais qui servira à comprendre les calculs indiqués par Swift.

NOTE 6, page 49. — La méthode expérimentale dont Bacon avait donné les règles, et que Galilée appliqua si heureusement, ne tarda pas à multiplier les découvertes. En 1614 Napier avait trouvé les logarithmes, et en 1619 Harvey avait donné les lois de la circulation du

sang. L'esprit d'observations et de recherche scientifique fut un moment arrêté par la guerre civile, mais dès l'avénement de Charles II il déploie une nouvelle activité. En 1662 se forma l'Académie royale des sciences, protégée par le roi et soutenue par la sympathie publique. Les recherches scientifiques ne furent pas seulement encouragées, mais pratiquées et accueillies avec enthousiasme. La mode s'en mêla. Les hommes d'État, comme Hale et Guilford; un courtisan, Buckingam; un soldat, Rupert, étudièrent la chimie; Charles II eut son laboratoire. Les dames mêmes prétendirent approfondir la théorie de l'aiguille aimantée et se servir du microscope. Il était impossible que cette façon d'enseigner la science ne prêtât pas beaucoup au ridicule, et Swift avait beau jeu contre les faux savants. Mais il n'aurait pas dû fermer les yeux aux belles découvertes qui recommandent cette époque. Il suffit de nommer Newton; Evelyn et Temple faisaient faire de grands progrès à l'agriculture et à l'art des jardins; Boyle dans la chimie, Sloane dans la botanique, réalisaient d'importantes découvertes; Ray donnait une nouvelle classification des oiseaux et des plantes; Woodward appelait l'attention sur les fossiles; John Wallis renouvelait la statistique; Halley étudiait les propriétés de l'air; Flamsteed établissait l'observatoire de Greenwich; enfin l'incendie de 1666, qui faillit dévorer Londres, fournit au célèbre Cristophe Wren l'occasion de créer une nouvelle architecture. En voilà bien plus qu'il ne faut pour convaincre Swift d'injustice.

NOTE 7, page 55. — Swift veut ici se moquer des mille projets enfantés par l'esprit de spéculation au moment où éclata sur l'Angleterre le grand désastre de la Compagnie de la mer du Sud. Fondée en 1711 par Harley, cette compagnie prit en 1719 un développement extraordinaire; les actions montèrent de 130 livres à 300. L'année suivante l'engouement grandit encore, les actions montèrent à 1,000 livres. L'Angleterre fut prise à

son tour du délire qui s'était emparé de la France à l'époque de Law, et Londres vit se renouveler les scènes de la rue Quincampoix. Il y eut jusqu'à trois émissions nouvelles, et le prince de Galles ne dédaigna pas d'y gagner 100,000 livres. Walpole réalisa des bénéfices encore plus considérables. Mais à côté de la Compagnie de la mer du Sud, la crédulité publique encouragea les spéculations les plus étranges. Lord Stanhope nous a conservé une liste de projets plus extravagants peut-être que ceux de l'île de Laputa, et dont la folie n'a pas été dépassée même de nos jours. Entreprise pour repêcher les navires échoués sur la côte d'Irlande; Compagnies pour dessaler l'eau de la mer, bâtir des hôpitaux à l'usage des bâtards; équiper des navires contre les pirates; extraire de l'huile de l'héliotrope; tirer de l'argent du plomb; transformer le mercure en un métal malléable; faire du fer avec du charbon, importer des ânes d'Espagne, faire le commerce des cheveux, trouver le mouvement perpétuel. Enfin un hardi spéculateur trouva en une matinée mille souscriptions pour un projet « *qui devait être révélé plus tard* ».

NOTE 8, page 64. — Cette machine rappelle celle de Raymond Lulle pour faire des syllogismes. Dans notre siècle on a construit une machine qui fabriquait des vers latins.

NOTE 9, page 69. — La politique n'avait pas moins fourni de sujets de controverse aux Anglais du XVII[e] siècle que la théologie et les sciences. Tout le monde connaît les systèmes de Hobbes et de Locke, ainsi que les pamphlets de Milton. Nous rappellerons ici l'*Oceana*, d'Harrington, et le *Patriarcha*, de Filmer, réfuté un peu plus tard par Algernon Sidney.

NOTE 10, page 77. — Allusion à un fait assez piquant. Les premières années du règne de Georges II

furent agitées par la guerre civile et remplies de conspirations formées en faveur des Stuarts. Le gouvernement déployait contre les conspirateurs une vigilance dont Swift veut évidemment se moquer. Parmi les auteurs d'un complot qui furent arrêtés en 1722 se trouvait l'évêque de Rochester, Atterbury, dont la culpabilité fut prouvée par un incident singulier. Atterbury avait reçu, quelque temps auparavant, de lord Mar un petit chien nommé Arlequin. Cet animal s'était cassé la patte, et avait été laissé aux soins d'une certaine mistress Barnes. Il était souvent question de ce chien dans des lettres adressées à des personnages imaginaires, Jones et Irlington, derrière lesquels se cachait Atterbury. Mistress Barnes, interrogée par des magistrats, ne fit aucune difficulté d'avouer qu'Arlequin appartenait à Atterbury; cette circonstance détermina l'arrestation de l'évêque. Swift ne tarit pas en plaisanterie sur cette prétendue découverte, il en a même fait une ballade : *Horrible complot découvert par Arlequin, chien français de l'évêque de Rochester.*

Note 11, page 85. — Swift veut sans doute ici protester contre la prononciation du grec, telle qu'elle est enseignée dans nos écoles. Évidemment les Grecs anciens prononçaient autrement, mais les Grecs modernes sont-ils aujourd'hui plus près de là vérité? il serait téméraire de l'affirmer.

Note 12, page 85. — Allusion au passage de Tite-Live qui fait dissoudre par Annibal les rochers des Alpes dans du vinaigre : *ardentiaque saxa infuso aceto putrefaciunt*. Juvénal reprend l'expression en l'exagérant : *et montes rupit aceto*. Ce mot *acetum* a beaucoup embarrassé les commentateurs. Voici une conjecture que je leur soumets humblement : les paysans de la Savoie emploient encore aujourd'hui une pioche en fer qu'ils appellent *aceite*. Ne serait-il pas possible que cet instrument, dont le nom mal compris par les Romains a été mal traduit

pendant des siècles, eût servi beaucoup plus utilement que le vinaigre à détruire les rochers? Si je me trompe, je prie les savants de me pardonner en souvenir d'erreurs plus graves, et qu'ils ont peut-être soutenues plus sérieusement.

Note 13, page 87. — Swift, dans ce passage, se venge de ses maîtres de l'Université, et aussi des savants qu'il avait vus soutenir la querelle sur la supériorité des anciens ou des modernes. Le protecteur de Swift, Temple, s'était jeté assez étourdiment dans cette lutte, à propos des *Lettres de Phalaris*, et il avait été rudement relevé par un homme d'une supériorité incontestable, l'habile philologue Bentley. Swift avait écrit à ce propos la *Bataille des livres*, où, tout en se déclarant pour les anciens, il avait jeté à pleines mains le ridicule sur les deux partis. Il donne à Homère des yeux vifs et perçants, parce que la tradition le représente toujours aveugle.

Note 14, page 89. — Attaque contre Newton.

Note 15, page 94. — On sait comment dans Shakespeare Pandarus sert les amours de Troïlus et de Cressida. Le nom de ce personnage est devenu en anglais synonyme d'entremetteur. Ainsi s'est vérifiée la malédiction que le poëte met dans la bouche de Troïlus :

Ignominy and shame
Pursue thy life, and live aye with thy ename.

« Que l'ignominie et la honte te poursuivent pendant ta vie, et soient toujours attachées à ton nom. »

Note 16, page 97. — Ce dernier trait est dirigé contre Walpole, qu'on a toujours appelé le père de la corruption. Il achetait les députés qui achetaient leurs électeurs. Mais la vente des suffrages remonte plus haut,

et a fait depuis bien des progrès. Jusqu'à la réforme de 1832, l'achat d'un siége au Parlement était l'objet d'un trafic constant et avoué ; le prix moyen s'élevait à 7,000 livres. On cite une élection qui en a coûté 70,000. Aujourd'hui même les frais matériels d'une élection au Parlement est de 80,000 francs.

NOTE 17, page 101. — Swift ici n'invente pas tout à fait ; on peut se rappeler l'ambassade du roi de Siam à Napoléon III, où, sauf la nécessité de lécher le plancher, tout s'est passé conformément au cérémonial indiqué par Gulliver. Les ambassadeurs ont parcouru en rempant toute l'étendue du grand salon de réception.



A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

RUE SAINT-HONORÉ, 338

SWIFT

TROISIEME VOYAGE

DE

GULLIVER

Voyage à Laputa



ÉDITION JOUAUST

PARIS, 1875

Sous presse

VOYAGE SENTIMENTAL

DE STERNE

TRADUCTION NOUVELLE D'ALFRED HÉDOUIN

Gravures à l'eau-forte par Ed. Hédouin

RABELAIS

PUBLIÉ EN CINQ VOLUMES PAR P. CHÉRON

Avec Notes, Variantes et Glossaire

Gravures à l'eau-forte par Boilvin

